

Le cadre méthodologique de la théorie des crises chez Marx et sa validation empirique

Roelandts Marcel ⁽¹⁾

(le 7 juillet 2009)

Cette contribution rappelle certains axes méthodologiques essentiels empruntés par Marx pour analyser les ressorts et limites du capitalisme. Deux d'entre eux sont majeurs dans l'articulation de sa théorie des crises. Il s'agit de l'extraction de surtravail et de la vente du produit total. Nous en rappelons le cadre et les grandes lignes, nous l'illustrons par une validation empirique et discutons de quelques mythes et erreurs quant à son interprétation. Sur cette base, nous dégagons les grands déterminants expliquant les trois grandes phases que le capitalisme a traversées depuis la fin de la deuxième guerre mondiale et permettant de comprendre les bases de la crise économique actuelle. Enfin, nous plaidons pour le dépassement des fausses oppositions qui font florès en ce domaine et pour en revenir à la richesse conceptuelle de Marx.

LE CADRE THEORIQUE

Une richesse méthodologique

Une richesse méthodologique s'articulant autour de deux grands axes explicatifs

Deux axes explicatifs dont l'indépendance respective détermine des temporalités spécifiques de crise

La racine de ces deux axes explicatifs

UNE VALIDATION EMPIRIQUE

Les ratios économiques fondamentaux de l'analyse marxiste

L'évolution des rapports économiques fondamentaux

Les trois phases rythmant l'après-guerre

Les cinq grands déterminants expliquant ces trois phases d'après-guerre

SUR QUELQUES MYTHES, ERREURS ET PARADOXES

Productivité du travail et taux de profit

Sur le rapport entre les profits et les salaires

Sur l'indépendance relative entre le taux de profit, les investissements et la croissance

Sur l'évolution du taux de profit et du taux de plus-value

Sur la nature, le rôle et la signification du taux de profit

Une vision intégrée et prémonitoire chez Marx

Encore sur le statut de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit

SUR LE MATERIALISME HISTORIQUE ET LA THEORIE DES CRISES

(1) Pour contacter l'auteur ou prendre connaissance de ses autres contributions, consultez son site internet : <http://www.capitalisme-et-crise.info/fr/> ou écrire à son adresse email : capitalism_and_crises@hotmail.com.

LE CADRE THEORIQUE

Une richesse méthodologique

Marx a utilisé toute une série de grandeurs et de rapports économiques nous permettant de comprendre le développement du capitalisme ⁽²⁾. Il en a examiné les grandes évolutions et dégagé les mécanismes qui aboutissent aux crises de surproduction ⁽³⁾. Cependant, malgré la mise en évidence de récurrences, Marx s'est bien gardé de développer un schéma monocausal et répétitif des crises ⁽⁴⁾ car, à chaque fois : (a) il prend bien soin d'examiner les multiples contradictions sociales et matérielles qui animent chacun des mécanismes envisagés, lesquels peuvent être infléchis ou évoluer dans un sens ou l'autre durant un certain temps ; (b) il analyse également les contre-tendances qui freinent, voire inversent certaines dynamiques, et ce pour un temps qui dépend lui-même de la résolution d'autres contradictions ; (c) ensuite, il évalue aussi tous les éléments pouvant faire varier l'importance et l'intensité des grandeurs économiques qu'il mobilise.

Enfin, Marx contextualise toujours historiquement l'apparition et la mise en place des concepts qu'il élabore. Ainsi, à sa suite, il convient d'analyser toutes les transformations subies par le rapport salarié au cours du temps ⁽⁵⁾ :

a) Durant la première moitié du XIX^{ème} siècle, les salaires réels baissaient ou stagnaient, le temps de travail augmentait, l'extraction de la plus-value se faisait essentiellement sous sa forme absolue, et le travail n'était encore que formellement soumis au capital.

b) De 1870 à 1913 c'est l'inverse : les salaires réels doublent, le temps de travail amorce une diminution substantielle, l'extraction de la plus-value sous sa forme relative devient prépondérante, et le capital domine de plus en plus réellement le procès de travail.

c) Après la seconde guerre mondiale, tout au moins dans les pays développés, les salaires réels augmentent encore plus rapidement et le temps de travail continue de diminuer, l'extraction de plus-value se fait quasi exclusivement sous sa forme relative, et le capital domine désormais totalement le procès de travail jusque dans ses moindres recoins.

Cette démarche historique est fondamentale, car nombre de paramètres envisagés par Marx varient très différemment au cours du temps, soit en intensité, soit même de sens.

(2) Masse et taux de plus-value, composition technique et organique du capital, productivité du travail et efficacité du capital, salaires réels et masse salariale, emploi et armée industrielle de réserve (chômage), temps de travail et lutte pour sa diminution, extorsion de surtravail et lois de répartition du produit total...

(3) Composition organique croissante, pression à la hausse du taux de plus-value, tendance à la baisse du taux de profit, concentration croissante des capitaux, mécanismes limitant la demande finale, etc.

(4) Ce réductionnisme est malheureusement très répandu puisque diverses écoles se disputent la palme de l'orthodoxie en affirmant chacune avoir trouvé chez Marx un tel schéma valable pour toute l'histoire du capitalisme : (a) la suraccumulation de capitaux ; (b) la sous-consommation des salariés ; (c) l'épuisement des marchés extra-capitalistes ; (d) la baisse du taux de profit ; (e) l'anarchie de la production ; (f) les déséquilibres sectoriels ; (g) la contradiction entre le caractère de plus en plus social de la production et l'étroitesse de l'appropriation privée de celle-ci ; etc.

(5) Voir ses analyses des différents types de salaires (à la pièce, à l'heure, etc.), de la plus-value absolue et relative, de la domination formelle et réelle du capital sur le travail, etc.

Ainsi, en n'évoquant ci-dessus que deux des paramètres qu'il mobilise (les salaires réels et le temps de travail), l'on mesure déjà combien il est déraisonnable de penser que celui-ci aurait élaboré un schéma monocausal et récurrent pour expliquer les crises du capitalisme. Or, c'est à peu près la démarche suivie par tous les auteurs se réclamant de l'analyse marxiste !

Que dire alors si l'on devait prendre en compte l'ensemble des facteurs que Marx examine dans son œuvre, ainsi que tous ceux que son inachèvement ne lui a pas permis d'examiner : « *Nous ne le montrons pas, parce que le mouvement réel de la concurrence se situe au-delà de notre plan [du Capital] et que nous n'avons à étudier ici que l'organisation interne du mode capitaliste de production, en quelque sorte dans sa moyenne idéale* ». Autrement dit, le *Livre III* du *Capital* qui a pourtant pour objet son processus d'ensemble décrit encore un « *mode capitaliste de production dans sa moyenne idéale* », c'est-à-dire sans prendre en compte le « *mouvement réel de la concurrence* », et, nous dit Marx : « *...nous ne montrons pas dans le détail comment les interférences du marché mondial, ses conjonctures, le mouvement des prix de marché, les périodes du crédit, les cycles de l'industrie et du commerce, les alternances de prospérité et de crise...* ». Totalement vaine est donc l'idée défendue par un bon nombre d'auteurs que *Le Capital*, et en particulier son *Livre III*, nous livrerait une théorie achevée des crises du capitalisme !

En d'autres mots, Marx nous dit très clairement ici que les ouvrages qu'il n'a pas pu rédiger par rapport à son plan initial en six livres ⁽⁶⁾ auraient introduit de nouveaux facteurs déterminants et conduit à comprendre de plus près '*le mouvement réel de la concurrence et la complexité de la vie sociale*'. C'est ce que confirment ses écrits épistolaires où il évoque la science nouvelle qu'il appelle de ses vœux : « *L'économie, en tant que science au sens allemand du terme, reste à faire [...] Dans une œuvre comme la mienne, la multiplication de multiples connexions constitue un triomphe de la science allemande* ».

La « *multiplication de multiples connexions* » pour approcher « *la complexité de la vie sociale* », voilà qui est à mille lieux de tous les schémas simplificateurs des crises dans lequel nombre d'auteurs ont voulu enfermer Marx, que ce soit l'épuisement progressif des marchés extra-capitalistes selon Rosa Luxemburg, ou les crises récurrentes de suraccumulation de Grossmann-Mattick ! Il est d'ailleurs significatif qu'un relevé attentif des différentes explications chez Marx en laisse apparaître une petite quinzaine !

Dès lors, la multiplicité des déterminations et leurs intensités variables, les diverses contradictions qui les traversent, les contre-tendances à l'œuvre, les contextes historiques différents dans lesquels elles s'inscrivent, tout cela nous interdit de réduire l'analyse de Marx à une mécanique répétitive et prédéterminée. Même si certaines constances sont à l'œuvre, il n'existe pas de schéma de causalité unique et toujours identique menant de la croissance à la crise de surproduction. Ainsi, la tendance souvent citée à l'alourdissement en capital fixe est loin d'être évidente : pour de larges périodes on peut constater, soit que les gains de productivité permettent d'alléger sa valeur, soit que l'augmentation du taux de plus-value vienne le compenser.

Durant toute sa vie, Marx a soigneusement délimité les étapes parcourues par le développement du mode de production capitaliste, analysé chacune de ses crises, autant

(6) « *Je divise toute l'économie politique en six Livres : Capital ; Propriété foncière ; Travail salarié ; État ; Commerce extérieur ; Marché mondial. Le livre I sur le capital se compose de quatre parties...* », lettre à J. Weydemeyer du 1^e février 1859, Éditions Sociales, *Lettres sur 'Le Capital'* : 105.

dans ses invariants que dans ses spécificités, et dégagé la multiplicité des interrelations possibles entre les différents facteurs du cycle d'accumulation. Il s'agit aujourd'hui de poursuivre cette démarche historique et dialectique en faisant œuvre d'approfondissement théorique et en actualisant ses analyses en dehors de tout dogmatisme.

Une richesse méthodologique s'articulant autour de deux grands axes explicatifs

Le circuit de l'accumulation est une pièce en *deux actes*, nous dit Marx : le premier consiste à extraire le maximum de surtravail via la production de marchandises, et le second à vendre celles-ci pour transformer la plus-value qui s'y trouve cristallisée en profit monétaire susceptible de réinvestissement. Chacun de ces deux actes contient ses propres contradictions et limites : bien que s'influencent mutuellement, l'acte premier est surtout aiguillonné par le taux de profit, et le second est fonction de diverses tendances restreignant les marchés. Marx analyse ces deux actes et leurs contradictions respectives ainsi : « *Dès que la quantité de surtravail qu'on peut tirer de l'ouvrier est matérialisée en marchandises, la plus-value est produite. Mais avec cette production de la plus-value, c'est seulement le premier acte du procès de production capitaliste, du procès de production immédiat qui s'est achevé. Le capital a absorbé une quantité déterminée de travail non payé. A mesure que se développe le procès qui se traduit par la baisse du taux de profit, la masse de plus-value ainsi produite s'enfle démesurément. Alors s'ouvre le deuxième acte du procès. La masse totale des marchandises, le produit total, aussi bien la portion qui remplace le capital constant et le capital variable que celle qui représente de la plus-value, doivent être vendues. Si cette vente n'a pas lieu ou n'est que partielle, ou si elle a lieu seulement à des prix inférieurs aux prix de production, l'ouvrier certes est exploité, mais le capitaliste ne réalise pas son exploitation en tant que telle : cette exploitation peut s'allier pour le capitaliste à une réalisation seulement partielle de la plus-value extorquée ou à l'absence de toute réalisation et même aller de pair avec la perte d'une partie ou de la totalité de son capital* »⁽⁷⁾. Ces deux limites sont génératrices de crises de surproduction car elles engendrent périodiquement une demande finale qui n'est pas à la hauteur de la production. Ce sont les deux grands axes explicatifs autour desquels s'articulent les analyses de Marx et les grands débats à propos de la théorie marxiste des crises. Il nous faut donc les préciser.

Le premier axe méthodologique s'articule autour de la difficulté d'extraire suffisamment de plus-value pour un capital donné. Il se traduit par la baisse tendancielle du taux de profit⁽⁸⁾ : cette loi est « *...de toutes les lois de l'économie politique moderne, la plus importante qui soit. Essentielle pour l'intelligence des problèmes les plus difficiles, elle est aussi la loi la plus importante du point de vue historique, une loi qui, malgré sa simplicité, n'a jamais été comprise jusqu'à présent, et moins encore énoncée consciemment* »⁽⁹⁾. Durant ce premier acte du circuit de l'accumulation, les

(7) Marx, *Le Capital*, Livre III, 3^{ème} section *La loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, ch. XV *Développement des contradictions internes de la loi*, § 1 *Généralités*, Éditions Sociales, tome I : 257-258.

(8) Plusieurs appellations désignent ce premier axe dans la littérature sur les théories des crises : « *crise de suraccumulation* », « *pénurie de profit* », « *problème de valorisation du capital* », « *insuffisant degré d'exploitation de la classe ouvrière* », etc.

(9) Marx, *Grundrisse*, chapitre sur *Le Capital*, La Pléiade II : 271-272. Marx s'exprimera dans des termes quasi identiques dans *Le Capital* : « *Vu la grande importance de cette loi pour la production capitaliste, on peut dire qu'elle représente le mystère dont la solution préoccupe toute l'économie politique depuis Adam*

entrepreneurs, poussés par la dynamique de reproduction élargie, suraccumulent le capital fixe pour faire face à la concurrence. Ceci fait baisser le taux de profit (insuffisance de plus-value extraite relativement au capital engagé), ce qui restreint la demande productive des capitalistes (baisse des investissements et des embauches). Le développement du chômage qui en découle restreint également la demande finale. Tout ceci se traduit par une mévente généralisée qui est à la base des crises de surproduction : « *La limite du mode de production se manifeste dans les faits que voici : 1° Le développement de la productivité du travail engendre, dans la baisse du taux de profit, une loi qui, à un certain moment, se tourne brutalement contre ce développement et doit être constamment surmontée par des crises* »⁽¹⁰⁾. Cependant, ce n'est que dans la seconde partie de sa vie que Marx a développé cette analyse. Elle est venue compléter celle qu'il avait toujours mise en avant depuis ses premiers écrits économiques et qui fait l'objet du second axe explicatif dans sa théorie des crises.

Ce deuxième axe méthodologique renvoie aux « *rapports de distribution antagoniques* » du produit total entre *revenu* et *capital*, lesquels engendrent une demande finale relativement insuffisante⁽¹¹⁾ : « *La raison ultime de toutes les crises réelles, c'est toujours la pauvreté et la consommation restreinte des masses, face à la tendance de l'économie capitaliste à développer les forces productives comme si elles n'avaient pour limite que le pouvoir de consommation absolu de la société* »⁽¹²⁾. En effet, la masse salariale, qui s'élève aujourd'hui en moyenne aux deux tiers du produit intérieur brut, a toujours représenté une composante majeure de la demande finale. Sa diminution restreint les marchés et engendre une mévente à la base de crises de surproduction. Cette réduction de la consommation touche directement les salariés, mais indirectement aussi les entreprises qui voient diminuer leurs marchés⁽¹³⁾. Autrement dit, les enjeux de classe

Smith et que les écoles successives se distinguent par les différentes tentatives pour résoudre cette question » (Livre III, *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit, Définition de la loi*, édition La Pléiade II : 1003).

(10) Marx, *Le Capital*, Livre III, 3^{ème} section *La loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, ch. XV *Développement des contradictions internes de la loi*, § 3 *Excédent de capital accompagné d'une population excédentaire*, La Pléiade II : 1041. Marx développe cette explication des crises de surproduction par la baisse tendancielle du taux de profit dans de nombreux autres passages, dont voici encore quelques exemples :

* « *En outre, dans la mesure où le taux d'expansion du capital total, le taux de profit, est le moteur de la production capitaliste (comme la mise en valeur du capital en est le but unique), sa baisse ralentit la formation de nouveaux capitaux indépendants et apparaît ainsi comme une menace pour le développement du processus de production capitaliste. Elle favorise la surproduction, la spéculation, les crises, le capital excédentaire à côté de la population excédentaire* » (Livre III, *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit, Les contradictions internes de la loi*, édition La Pléiade II : 1024).

* « *La dépréciation périodique du capital existant – un des moyens inhérents au mode de production capitaliste pour arrêter la baisse du taux de profit et accélérer l'accumulation de valeur-capital par la formation de capital nouveau – trouble les conditions données où s'accomplit le processus de circulation et de reproduction du capital et s'accompagne donc d'arrêts brusques et de crises du processus de production* » (Livre III, *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit, Les contradictions internes de la loi*, édition La Pléiade II : 1031-1032).

* « *Surproduction de capital ne signifie jamais que surproduction de moyens de production ... une baisse du degré d'exploitation au-dessous d'un certain point provoque, en effet, des perturbations et des arrêts dans le processus de production capitaliste, des crises, voire la destruction de capital* » (Marx, *Le Capital*, Livre III, 3^{ème} section *La loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, ch. XV *Développement des contradictions internes de la loi*, § 3 *Excédent de capital accompagné d'une population excédentaire*, La Pléiade II : 1038).

(11) Plusieurs appellations recouvrent ce deuxième axe explicatif dans les théories des crises : « *crise des débouchés* », « *sous-consommation* », « *insuffisance de marchés solvables* », « *contradiction production – consommation* », etc.

(12) Marx, *Le Capital*, Livre III, ch. XXX *Capital argent et capital réel*, La Pléiade, Économie II : 1206.

(13) L'augmentation correspondante de la part des profits et de la consommation des capitalistes qui en découle ne parviennent que très partiellement à compenser cette réduction relative de la demande finale.

autour du surtravail affectent la répartition du produit total. En restreignant la consommation finale, le capitalisme ne parvient plus à réaliser l'entière production que les conditions de l'accumulation et de la concurrence poussent toujours à croître au-delà de toutes limites. Cette explication est celle que Marx a toujours avancée depuis ses premières analyses économiques jusqu'au *Livre III* du *Capital* : « *Les conditions de l'exploitation immédiate et celles de sa réalisation ne sont pas identiques. Elles ne diffèrent pas seulement par le temps et le lieu, théoriquement non plus elles ne sont pas liées. Les unes n'ont pour limite que la force productive de la société, les autres les proportions respectives des diverses branches de production et la capacité de consommation de la société. Or celle-ci n'est déterminée ni par la force productive absolue, ni par la capacité absolue de consommation, mais par la capacité de consommation sur la base de rapports de distribution antagoniques, qui réduit la consommation de la grande masse de la société à un minimum susceptible de varier seulement à l'intérieur de limites plus ou moins étroites* »⁽¹⁴⁾.

Ces deux axes explicatifs et leurs articulations étaient déjà clairement exposés par Marx dans ses travaux sur les *Théories sur la plus-value* : « *La surproduction moderne a pour base, d'une part, le développement absolu des forces productives et par suite la production en masse par les producteurs enfermés dans le cercle des vivres nécessaires, et, d'autre part, la limitation par le profit des capitalistes* »⁽¹⁵⁾. Marx exprime ici très clairement cette double contrainte qui pèse en permanence sur le capitalisme : d'une part, produire de façon suffisamment rentable – c'est-à-dire extraire suffisamment de surtravail par rapport au capital investi – et, d'autre part, réaliser le produit total sur le marché. Autrement dit, transformer le surtravail cristallisé dans la marchandise en profit monnayable. Que l'une ou l'autre de ces deux étapes indispensables du circuit de l'accumulation vienne à manquer, en tout ou en partie, et le capitalisme est alors confronté à des crises de surproduction : soit à cause de « *la limitation par le profit des capitalistes* » (la difficulté d'extraire suffisamment de plus-value), soit par l'insuffisance de marchés suite à « *l'enfermement des producteurs dans le cercle des vivres nécessaires* » eu égard au « *développement absolu des forces productives* » (les rapports de distribution antagoniques du produit total entre revenu et capital, qui engendrent une demande finale relativement insuffisante).

Notons au passage que ces « *deux actes* » du circuit d'accumulation – *production* et *vente* – ainsi que leurs interrelations, correspondent exactement au plan final du *Capital* : le *Livre I* nous explique le développement de la *production* capitaliste, le *Livre II* le processus de *circulation* du capital, et le *Livre III* son processus d'*ensemble*. Autrement dit, le premier décrit comment le surtravail a été extorqué aux salariés, le deuxième comment il a circulé de mains en mains, et le troisième quelles sont les contradictions d'ensemble du circuit et comment le surplus est partagé entre les différentes fractions de la classe dominante.

D'autant moins que la consommation des capitalistes est improductive et que le réinvestissement des profits est limité par la contraction des marchés.

(14) Marx, *Le Capital*, Livre III, 3^{ème} section *La loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, ch. XV *Développement des contradictions internes de la loi*, § 1 *Généralités*, Éditions Sociales, tome I : 257-258.

(15) Marx, *Histoire des doctrines économiques*, traduction par J. Molitor, tome V, *Ricardo, IV Les crises, e) Augmentation de la production et extension du marché*, p. 91. Cet ouvrage est mieux connu sous le titre de *Théories sur la plus-value*.

Deux axes explicatifs dont l'indépendance respective détermine des temporalités spécifiques de crise

Si la difficulté d'extraire suffisamment de plus-value influe sur la répartition du produit total, et inversement, Marx va néanmoins employer des mots très forts pour signifier que ces deux racines des crises sont fondamentalement « *indépendantes* », « *non théoriquement liées* », « *ne sont pas identiques* »⁽¹⁶⁾. Pourquoi ? Tout simplement parce que la production de plus-value et sa réalisation sont, pour l'essentiel, différemment déterminées : la première relève de la difficulté d'extraire suffisamment de surtravail pour un capital donné, et la seconde découle des lois antagoniques de répartition du produit total entre les classes. C'est pourquoi Marx rejette catégoriquement toute conception monocausale des crises, tout comme il se garde bien de construire un schéma hiérarchisé où les différentes causalités qu'il envisage dépendraient strictement les unes des autres. Au contraire, il met fondamentalement en place un ensemble de variables *partiellement indépendantes* qui font système.

Il s'en suit que les temporalités de ces deux racines des crises sont forcément différentes. La première (la difficulté d'extraire suffisamment de plus-value) plonge ses racines dans les nécessités d'accroître le capital constant au détriment du capital variable ; son rythme est donc essentiellement lié, d'une part, aux cycles plus ou moins décennaux de rotation du capital fixe⁽¹⁷⁾ et, d'autre part, aux rendements décroissants des gains de productivité sur le moyen terme (+/- 25 à 30 ans⁽¹⁸⁾). La seconde (les « *rappports de distribution antagoniques* » du produit total) a son rythme déterminé par les rapports de force entre les classes, qui portent sur de plus longues périodes : ainsi les longues phases de hausse progressive des salaires réels entre 1870 et 1914 et durant les '*Trente glorieuses*' (1945-75), ou leurs baisses relatives – et même absolues – ensuite (1982-2009). Si ces deux temporalités se conjuguent mutuellement (le processus d'accumulation influence le rapport de force entre les classes et inversement), elles sont fondamentalement « *indépendantes* », « *non identiques* », « *non théoriquement liées* », car

(16) « *En effet, le marché et la production étant des facteurs indépendants, l'extension de l'un ne correspond pas forcément à l'accroissement de l'autre* », Marx, Grundrisse, La Pléiade, Économie II : 489. Ou encore : « *Les conditions de l'exploitation immédiate et celles de sa réalisation ne sont pas identiques. Elles ne diffèrent pas seulement par le temps et le lieu, théoriquement non plus elles ne sont pas liées* », Marx, *Le Capital*, Livre III, 3^{ème} section *La loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, ch. XV *Développement des contradictions internes de la loi*, § 1 *Généralités*, Éditions Sociales, tome I : 257-258.

(17) Déjà dans *Le Capital*, mais encore plus dans sa correspondance avec Engels, Marx est sans ambiguïté sur le fait qu'il rattache les cycles décennaux d'accumulation et de croissance à l'alourdissement en capital fixe, qui induit un retournement du taux de profit.

(18) « *Ainsi la loi [de la baisse tendancielle du taux de profit] n'agit qu'en tant que tendance dont l'action ne se manifeste nettement que dans certaines circonstances et au cours de longues périodes* » (La Pléiade II : 1023). Marx définit donc deux cas où '*l'action de la loi se manifeste nettement*' : (1) « *dans certaines circonstances* » et (2) « *au cours de longues périodes* ». Mais qu'entend-il par « *longues périodes* » ? La réponse est clairement donnée au début de ce même chapitre sur les *influences contraires* : « *Si l'on considère le développement énorme des forces productives du travail social, ne fût-ce que dans les trente dernière années, et si nous comparons cette période à toutes les périodes antérieures ; si l'on considère plus particulièrement la masse énorme de capital fixe qui, outre les machines proprement dites, entre dans le processus social de production, pris comme un tout, alors la difficulté que les économistes ont rencontrée jusqu'ici n'est pas d'expliquer la baisse du taux de profit comme telle, mais plutôt les raisons pour lesquelles cette baisse n'a pas été plus importante ni plus rapide* » (idem p.1014). Ainsi, lorsque Marx évoque « *de longues périodes* » au cours desquelles s'exerce la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, il parle d'une trentaine d'années. Dès lors, nous sommes loin des temporalités *séculaires* dont parlent nombre d'auteurs, temporalités totalement absentes de l'œuvre de Marx puisqu'il date le début de l'époque moderne du capitalisme de 1825 et qu'il écrit *Le Capital* dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle !

la lutte de classe n'est pas strictement liée à l'alourdissement en capital fixe, ni ce dernier aux rapports entre les classes.

La racine de ces deux axes explicatifs

Conformément à son analyse du circuit d'accumulation en deux actes (l'extraction d'une quantité suffisante de surtravail sous forme matérielle et sa transformation en profit monétaire par la vente), Marx défend tout naturellement l'idée que « *la conversion de la plus-value en profit est déterminée tout autant par le processus de circulation que par le processus de production* »⁽¹⁹⁾. Et pour cause, puisque les contradictions du capitalisme se manifestent tant dans la *production* par la diminution de rentabilité des entreprises suite à la baisse du taux de profit, que dans la *circulation* par la difficulté de vendre l'entièreté des marchandises suite aux « *rapports antagoniques de distribution* » du produit total entre les classes.

Cependant, ces deux manifestations des contradictions du capitalisme puisent tout autant leurs racines au cœur même du rapport social de production qui définit et fonde le mode de production capitaliste - le *rapport salarié* -, c'est-à-dire le lieu de l'antagonisme entre les classes : « *La séparation des conditions de travail d'avec le travailleur et la force de travail est l'acte de la genèse historique du capital, le processus historique de séparation qui transforme les conditions de travail en capital et le travail en travail salarié. Ainsi est donnée la base de la production capitaliste. L'accumulation du capital, fondement véritable du capital, présuppose, par conséquent, la relation capital – travail salarié* »⁽²⁰⁾. Le salariat est un rapport social entre classes autour de l'enjeu pour la *production* et la *répartition* du travail social. En effet, le premier axe renvoie directement à la difficulté de la bourgeoisie d'extraire suffisamment de surtravail aux salariés, et le second découle des enjeux de classe autour de la répartition du produit total entre travail et capital.

Ceci est fondamental car nombre d'auteurs opposent ces deux manifestations pour disqualifier la seconde sous prétexte que la première, la production de plus-value, serait déterminante. Or, Marx nous dit très explicitement que, si la plus-value extraite n'est pas réalisée sur le marché, c'est-à-dire si elle n'a pas été socialement reconnue, elle est irrémédiablement perdue pour le capitaliste : « *Alors s'ouvre le deuxième acte du procès. La masse totale des marchandises, le produit total, aussi bien la portion qui remplace le capital constant et le capital variable que celle qui représente de la plus-value, doivent être vendues. Si cette vente n'a pas lieu ou n'est que partielle, ou si elle a lieu seulement à des prix inférieurs aux prix de production, l'ouvrier certes est exploité, mais le capitaliste ne réalise pas son exploitation en tant que telle : cette exploitation peut s'allier pour le capitaliste à une réalisation seulement partielle de la plus-value extorquée ou à l'absence de toute réalisation et même aller de pair avec la perte d'une partie ou de la totalité de son capital* »⁽²¹⁾.

(19) *Le Capital*, Livre III : 964.

(20) Marx, *Le Capital*, Livre III, 3^{ème} section *La loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, ch. X *Conclusions, Les contradictions internes de la loi* : 1028.

(21) Marx, *Le Capital*, Livre III, 3^{ème} section *La loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, ch. XV *Développement des contradictions internes de la loi*, § 1 *Généralités*, Éditions Sociales, tome I : 257-258.

Production et réalisation-circulation des marchandises sont donc deux actes indispensables au bouclage du circuit de l'accumulation. Marx a d'ailleurs toujours fermement défendu cette unité consubstantielle du cycle d'accumulation comme un tout indivisible : « *chaque moment (argent A, capital productif P, marchandise M) apparaît successivement comme point de départ, point intermédiaire et retour au point de départ du cycle [...] Le cycle total est donc l'unité effective de ces trois formes* ».

Ces deux axes explicatifs renvoient d'ailleurs explicitement aux deux expressions de la lutte de classe que sont les résistances à l'extraction du surtravail dans le procès de production et aux luttes salariales autour de la répartition « *de la valeur créée par le travail* ». La première se manifeste par des revendications pour la réduction du temps de travail, la limitation et l'aménagement des conditions d'exploitation..., tandis que les luttes autour de la répartition se manifestent par des revendications salariales cherchant à maximiser la « *partie du produit social correspondant à cette fraction de la valeur que sont les subsistances nécessaires* » face à des employeurs qui veulent eux maximiser le surtravail : « *Pour le capitaliste, le capital est une machine perpétuelle à pomper du surtravail ; pour le propriétaire foncier, la terre est un aimant perpétuel destiné à attirer une partie de cette plus-value soutirée par le capital ; enfin, le travail est la condition et le moyen sans cesse renouvelés qui permettent d'acquérir, sous le nom de salaire, une fraction de la valeur créée par le travail, donc une partie du produit social correspondant à cette fraction de valeur que sont les subsistances nécessaires* » (Marx). Les deux axes explicatifs articulant les contradictions économiques et matérielles du capitalisme renvoient donc aux rapports sociaux entre classes. Nous reviendrons sur ce constat essentiel dans la conclusion de cette partie.

UNE VALIDATION EMPIRIQUE

Dans un remarquable article intitulé « *The Dynamics of the Profit Rate in Spain (1954-2001)* »⁽²²⁾, Sergio Camara Izquierdo reconstitue et discute l'évolution d'un ensemble de grandeurs économiques marxistes depuis l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui. Au-delà des particularités propres à l'histoire de ce pays, cette étude nous permet de restituer et valider le cadre théorique rappelé ci-dessus, en particulier, d'illustrer les deux grands axes explicatifs autour desquels s'articule la mécanique des crises chez Marx. Avant de présenter les graphiques proposés par l'auteur, nous rappelons brièvement les ratios économiques fondamentaux de l'analyse marxiste qu'il utilise, tout en ajoutant certains compléments personnels. Pour faciliter la lecture, nous reprenons la terminologie de l'auteur et indiquons également les termes anglais repris sur ses graphiques.

Les ratios économiques fondamentaux de l'analyse marxiste

Productivité - Productivity

La productivité du travail est mesurée ici par le rapport entre la valeur nouvelle créée NV⁽²³⁾ et le nombre de travailleurs salariés WL⁽²⁴⁾ : productivité du travail = NV / WL. Rappelons que les gains de productivité du travail sont au cœur de la loi de la valeur chez Marx puisqu'ils ont pour effet de diminuer le temps mis pour produire les marchandises, donc leur valeur : « *Si la productivité de l'industrie s'accroît, les prix des marchandises particulières diminuent. (...) Tel est le phénomène qui résulte de la nature du mode de production capitaliste : la productivité accrue du travail entraîne la baisse du prix de la marchandise particulière ou d'une quantité donnée de marchandises...* »⁽²⁵⁾. La productivité est donc dans un rapport inverse au temps de travail.

Composition technique du capital - Technical composition of capital (TCC)

Stricto sensu, c'est le nombre de machines par travailleur, ou capital par tête. Chaque machine étant différente, ce ratio est alors estimé en rapportant ici le capital investi dans la production (K, calculé à prix constants) au nombre de salariés WL : composition technique du capital = K / WL. Il mesure l'intensité capitaliste des méthodes de production. Sauf événements exceptionnels, comme lors d'une guerre ou d'une crise, ce ratio ne fait généralement que croître au cours du temps⁽²⁶⁾. Il existe donc bien une tendance générale à la hausse de la composition technique du capital.

(22) Disponible à l'adresse internet : <http://rrp.sagepub.com/cgi/content/abstract/39/4/543>

(23) NV (*New Value*) correspond à la valeur nouvelle. Elle est créée par le travail et mesurée par la valeur ajoutée dans les statistiques de la comptabilité nationale.

(24) WL (*Wage-laborers*) = nombre de travailleurs salariés.

(25) Marx, *Le Capital*, troisième section *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, chapitre IX *Définition de la loi*, La Pléiade - Economie II : 1012-1013.

(26) Michel Husson donne l'exemple suivant pour la France : « *A l'exception des effets des guerres, on peut parler en toute rigueur d'une tendance à la hausse du capital par tête. En France, sur la base 100 en 1896,*

Productivité du capital - *Productivity of capital* ⁽²⁷⁾

Ce ratio rapporte la valeur nouvelle créée par le travail NV au capital investi dans la production K : productivité du capital = NV / K . C'est une évaluation monétaire de l'efficacité du capital (ou du rendement de l'accumulation, c'est-à-dire de la croissance du stock de capital fixe) puisqu'il mesure la valeur produite NV par unité de capital K. Son évolution dépend du rapport entre les deux valeurs précédentes. Il suffit pour cela de diviser les deux termes du ratio par le nombre de salariés WL. La productivité du capital est alors égale à la productivité du travail divisée par la composition technique du capital : $NV / K = (NV / WL) / (K / WL)$.

Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, le dénominateur (la composition technique du capital) ne fait généralement que croître au cours du temps. L'évolution de la productivité du capital dépendra donc de l'intensité des gains de productivité du travail (le numérateur). Si ces derniers sont plus intenses que l'accroissement de la composition technique du capital, alors la productivité du capital augmentera, et inversement. Tout dépend donc de savoir si l'évolution de la productivité du travail compense ou non l'augmentation inéluctable de la composition technique du capital.

Il est également nécessaire ici de souligner que le numérateur et le dénominateur de la productivité du capital ne sont pas indépendants. En effet, l'élévation de la productivité du travail dépend largement de l'augmentation du capital par tête (la composition technique du capital). C'est donc un ratio rétroactif : dans un premier temps, les investissements en nouvelles méthodes de travail et technologies permettent d'accroître plus que proportionnellement les gains de productivité, alors que, dans un second temps, ceux-ci subissent des rendements décroissants : les gains de productivité du travail obtenus par l'accroissement de la composition technique du capital ne parviennent plus à compenser suffisamment les investissements consentis. Autrement dit, en phase montante du cycle économique, les gains de productivité parviennent à alléger la composition organique du capital en valeur, alors qu'ensuite elles n'y parviennent plus (cf. infra). Néanmoins, la baisse du taux de profit (et la concurrence qui en découle) force quand même chaque capitaliste à surinvestir pour s'en sortir, ce qui engendre une suraccumulation de capital et donc une insuffisance de plus-value extraite relativement à un capital donné.

C'est pourquoi la productivité du capital est un bon reflet de l'évolution de la composition organique du capital :

a) Lorsque cette dernière diminue, la productivité du capital augmente : un accroissement de la composition technique du capital K / WL se traduit par une augmentation plus que proportionnelle de la productivité du travail NV / WL . C'est le phénomène de l'allègement en valeur du capital fixe qui fait remonter le taux de profit en début de cycle.

b) Lorsque la composition organique du capital augmente, la productivité du capital diminue : pour obtenir un même gain de productivité du travail NV / WL il faut un accroissement toujours plus rapide de la composition technique du capital K / WL . C'est le phénomène, en fin de cycle, de l'alourdissement en valeur du capital fixe qui modifie alors l'évolution du taux de profit.

cette grandeur vaut 187 en 1939, 226 en 1960, et 976 en 1994 », cité dans *Misère du Capital*, 1996, Syros : 20-21.

(27) Ce ratio n'a d'autre signification que celle d'être une mesure d'un rapport technique. Il n'implique aucunement que le capital serait créateur de valeur puisque cette propriété relève du seul travail.

Ceci se lit aisément sur le premier graphique ci-dessous qui restitue l'évolution de la productivité du capital à partir de ses deux composantes : la productivité du travail au numérateur et la composition technique du capital au dénominateur. Lorsque la productivité du travail varie plus rapidement que la composition technique du capital, la productivité du capital augmente (1954-1965). Par contre, lorsque la productivité du travail varie plus faiblement que la composition technique du capital, la productivité du capital diminue (1965-1983). Le second graphique nous montre l'incidence de cette évolution sur la composition organique du capital : celle-ci diminue lorsque la productivité du capital augmente et inversement.

Dès lors, contrairement à une idée trop souvent érigée en dogme, idée qui veut que la composition organique du capital ne fait que croître, l'on constate en réalité que celle-ci peut très bien diminuer sous l'action des gains de productivité du travail. Il suffit que ceux-ci soient plus intenses que l'accroissement de la composition technique du capital. C'est ce que nous détaillons au point suivant et qui peut se lire sur les graphiques 1 et 2.

Composition organique du capital en valeur - Value Composition of Capital (VCC)

Ce ratio est le rapport entre le capital investi dans la production K et le capital variable v , soit la masse salariale avancée. Autrement dit, c'est le rapport entre ce qui ne fait que transmettre sa valeur et ce qui en crée une nouvelle, ou entre ce qui ne produit pas de plus-value et ce qui en produit : composition organique du capital = K / v .

En divisant le numérateur K et le dénominateur v par WL (le nombre de salariés), la composition organique du capital s'exprime alors comme étant le rapport entre la composition technique du capital (K/WL) et le salaire réel (v/WL). Dès lors la composition organique du capital en valeur est égale à $K / v = (K / WL) / (v / WL)$.

Nous avons vu qu'il est légitime de considérer que le numérateur (la composition technique du capital : K/WL) a généralement tendance à croître au cours du temps (l'emploi d'un nombre accru de machines par travailleur). Dès lors, l'augmentation de la composition organique du capital en valeur n'advient que si ce numérateur n'est pas compensé par une progression du salaire réel. Les graphiques 2 et 3 nous permettent de visualiser ce ratio et son résultat : jusqu'au début des années 70, le salaire réel (graphique 3) augmente plus rapidement que la composition technique du capital (graphique 2), ce qui allège la composition organique du capital (elle diminue au graphique 2). Ensuite, jusqu'au début des années 1980, l'augmentation moins rapide du salaire réel, couplée à une croissance très rapide de la composition technique du capital, alourdit la composition organique du capital en valeur (elle remonte au graphique 2). Par la suite, le tassement respectif de l'évolution du salaire réel et de la composition technique du capital stabilise celle de la composition organique.

Il apparaît donc clairement que la composition organique du capital est loin de refléter l'augmentation de la composition technique du capital, c'est-à-dire du nombre de machines employées par travailleur. En effet, contrairement à ce que l'on pense communément, ce n'est pas parce que les entreprises emploient un nombre de plus en plus important de machines qu'automatiquement leur composition organique s'alourdit en valeur car, avec les gains de productivité, la valeur de ces machines diminue : « L'évolution qui pousse à l'augmentation du capital constant par rapport au capital variable tend à faire baisser, par la productivité croissante du travail, la valeur des

éléments qui le constituent et à empêcher que sa valeur absolue augmente aussi rapidement que son importance matérielle. Il peut même arriver que la masse des éléments du capital constant s'accroissent alors que sa valeur reste invariable ou même diminue » ⁽²⁸⁾. Autrement dit, l'augmentation de la composition *technique* du capital n'implique pas forcément une augmentation en *valeur*, car tout dépend de l'intensité des gains de productivité, qui peuvent faire diminuer la valeur du nombre croissant de machines employées au cours du temps : « *Le développement de la productivité du travail réagit également sur le capital de départ, sur le capital déjà engagé dans le procès de production. [...] Si la productivité du travail s'est élargie dans le secteur où sont nés ces moyens de travail, et elle se développe continuellement au fur et à mesure de la progression ininterrompue de la science et de la technique, ce sont des machines, des outils, des appareils, etc. plus efficaces et, compte tenu de leur rendement, moins onéreux, qui viennent remplacer les anciens »* ⁽²⁹⁾.

Ces constats sont particulièrement importants, car ils viennent contredire une idée communément admise, assénée comme un dogme : l'accumulation du capital, suite à la mécanisation, entraînerait inéluctablement une augmentation de la composition organique en valeur (la diminution relative du travail vivant par rapport au travail mort cristallisé dans les machines et les infrastructures). Certes, nous avons vu que cela se vérifiait en terme *physiques* par une augmentation de la composition technique du capital. Mais la composition organique du capital doit être mesurée en *valeur*. Or, nous avons vu que la hausse des salaires réels et de la productivité sont deux facteurs qui viennent compenser cette hausse de la composition technique du capital. Dès lors, une stabilisation et même une diminution de la composition organique du capital sont des phénomènes qui ne peuvent être considérés ni comme impossibles, ni comme exceptionnels ou passagers.

Compte tenu de ce que nous savons aujourd'hui de deux siècles d'évolution du capitalisme, il faut même affirmer que la tendance à la hausse de la composition organique du capital n'est une évidence pour Marx que dans la mesure où il raisonne à salaires réels et/ou à productivité faiblement croissants. Ceci était légitime et cohérent compte tenu des évolutions propres à son époque. Ceci devient gênant si les grandeurs et rapports mis en place par Marx ne sont pas actualisés par les évolutions au cours des phases ultérieures du capitalisme. Malheureusement, par dogmatisme et argument d'autorité, beaucoup se contentent de paraphraser et d'accoler les raisonnements de Marx aux évolutions actuelles sans les mettre à jour. Cela revient à habiller le capitalisme d'aujourd'hui avec des vêtements vieux d'un siècle et demi. Les contradictions n'en sont que plus criantes. S'impose alors une triple nécessité :

- a) bien comprendre tous les rapports et grandeurs élaborés par Marx ;
- b) dégager ce qui relève du conjoncturel de ce qui relève de mécanismes et tendances générales ;
- c) appliquer à ces rapports et grandeurs les évolutions propres aux différentes périodes traversées par le capitalisme.

Ce n'est qu'à ces conditions que l'on atteindra la « *...science au sens allemand du terme...* », c'est-à-dire la « *multiplication de multiples connexions* » pour approcher « *la complexité de la vie sociale* » (Marx).

(28) Marx, *Le Capital*, troisième section *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, chapitre IX *Définition de la loi*, La Pléiade - Economie II : 1013.

(29) Marx, *Le Capital*, Livre I, 4^{ème} édition allemande, Éditions Sociales 1983 : 677-678.

Valeur relative du capital par rapport au travail - *Relative value of capital to labor*

Ce ratio, exprimé comme l'inverse des salaires réels ($1/w$), indique, selon l'auteur, « *quelle masse salariale doit être avancée pour obtenir une unité de capital. C'est en quelque sorte une mesure du contenu moyen en travail du capital, sauf que ce contenu est mesuré ici en termes de salaires et non en travail* ».

Ceci nous permet d'exprimer la composition organique du capital (VCC) comme étant le produit de sa composition technique K/WL avec la valeur relative du capital par rapport au travail ($1/w$): $VCC = K/v = K/(WL \cdot v) = TCC \cdot (1/w)$. Cette expression est particulièrement intéressante en ce que les deux termes sont indépendants, que le premier exprime le phénomène de mécanisation croissant (TCC), et le second la répartition entre le capital et le travail.

Salaire réel - *Real wage*

Stricto sensu, le salaire réel w représente un nombre de moyens de consommation par travailleur. Il est calculé ici en rapportant le capital variable (v à prix constants) au nombre de salariés WL : $w = (v / WL)$.

Taux de plus-value - *Rate of surplus-value*

Ce ratio est aussi appelé taux de surtravail ou taux d'exploitation économique des salariés. C'est le rapport entre la plus-value (s) créée par la force de travail et les salaires dépensés pour l'acquérir (capital variable, v): le taux de plus-value = s/v . La plus-value (s) est calculée en soustrayant le capital variable (v , la masse salariale) de la valeur nouvelle créée (NV). Le taux de plus-value peut alors s'exprimer comme suit: $(s/v) = (NV - v)/v$. Si l'on divise chaque terme par v , cela nous donne $(NV/v) - 1$. En divisant le numérateur et le dénominateur par le nombre de salariés WL , l'on peut alors faire apparaître les deux déterminants du taux de plus-value: la productivité du travail et le salaire réel: $[(NV/WL)/(v/WL)] - 1$, autrement dit: taux de plus-value = (productivité / salaire réel) - 1.

L'évolution du taux de plus-value dépend donc du rapport respectif entre les variations de la productivité du travail et du salaire réel: si la productivité du travail augmente plus rapidement que le salaire réel, le taux de plus-value augmente et inversement.

Ceci se lit aisément sur les graphiques 3 et 4 ci-dessous. En effet, le taux de plus-value diminue (graphique 4) lorsque la productivité évolue plus lentement que le salaire réel (cf. les parties blanches du graphique 3). Inversement, il augmente lorsque la productivité évolue plus rapidement que le salaire réel (parties grisées sur le graphique 3).

Au passage, notons que la part salariale (la place occupée par la masse salariale dans l'ensemble du produit intérieur brut) est en quelque sorte l'inverse du taux de plus-value puisqu'elle rapporte cette fois le salaire réel à la productivité du travail. Autrement dit, la part salariale diminue lorsque les variations de productivité du travail sont supérieures à celle du salaire réel et inversement. Plus précisément, la formule vue ci-dessus peut s'exprimer comme le complément à 1 de la part des salaires: $[1 - (\text{salaire réel} / \text{productivité du travail})]$ (cf. démonstration infra). Elle augmente chaque fois que

les gains de productivité du travail l'emportent sur la progression du salaire réel et inversement. Donc, contrairement à une idée reçue, le maintien du taux de plus-value est compatible avec une hausse du salaire réel pour autant que cette hausse soit compensée par une augmentation équivalente de la productivité du travail.

Taux de profit - Profit rate

Le taux de profit est un indicateur de la rentabilité du capital investi, il rapporte le profit réalisé au capital *total* dépensé. Il montre dans quelle mesure le capital se met en valeur, il exprime le degré d'accomplissement de la finalité capitaliste. Il est calculé ici de deux façons :

a) Taux de plus-value / composition organique du capital en valeur (graphique 4).

b) Part des profits x productivité du capital (graphique 5). Cette deuxième expression n'est qu'une variante de la première puisque la part des profits est une bonne estimation du taux de plus-value et que la productivité du capital reflète sa composition organique (cf. supra). Son évolution est inverse, ce qui explique le signe de multiplication (x) et non de division (/).

En décomposant tous les déterminants du taux de profit, nous remarquons que son évolution dépend fondamentalement des variations respectives des trois grandeurs suivantes : (a) de la productivité du travail, (b) de la productivité du capital et (c) des salaires réels. A nouveau ici, tant les « *rappports de distribution antagoniques* » (la lutte de classe) que la productivité du travail interviennent de façon centrale à tous les niveaux du circuit de l'accumulation : (a) dans l'allègement ou l'alourdissement en capital fixe, (b) dans l'évolution du taux de plus-value, (c) dans la détermination des salaires réels, etc.

C'est l'évolution du taux de profit qui détermine largement le taux d'accumulation du capital (c'est-à-dire des investissements en capital fixe), et donc le taux de croissance économique (sans qu'il y ait automaticité pour autant) ; elle détermine donc aussi rétroactivement l'évolution de la productivité du travail (qui découle largement de l'accumulation), et celle-ci influe à nouveau en retour sur les composantes du taux de profit. En quelque sorte, on peut dire que l'ampleur des gains de productivité du travail fournit un champ de potentialités que la lutte de classe et les modes de régulation déclinent en autant de régimes d'accumulation différents tout au long de la vie du capitalisme.

La décomposition du taux de profit en ses différents déterminants fait donc apparaître le rôle absolument central de la productivité du travail, laquelle opère une double compensation : tant au numérateur (le taux de plus-value) qu'au dénominateur (la composition organique du capital). A l'aide des formules précédentes, le taux de profit s'écrit alors comme suit : $\text{taux de profit} = [1 - (\text{salaire réel} / \text{productivité})] / (\text{capital par tête} / \text{productivité})$. Dès lors, moyennant des gains suffisants de productivité, il est possible de rendre compatibles à la fois un taux de profit et de plus-value en hausse, ainsi qu'un accroissement des salaires réels, et une diminution de la composition organique du capital en valeur !

Ceci nous montre que les salaires réels peuvent très bien augmenter sans dégrader le taux de profit, pour peu qu'ils soient compensés par une augmentation de l'une ou l'autre des composantes de la productivité : soit la productivité du travail (l'augmentation du produit par tête), soit la productivité du capital (l'augmentation du produit par unité de

capital). C'est cette incompréhension qui a souvent dérouteré pas mal de marxistes, accrochés qu'ils étaient à certaines hypothèses datant de l'époque du *Capital* (comme la diminution ou la constance du salaire réel).

C'est pour la même raison aussi que les *Trente glorieuses* (période de très forte croissance économique entre 1945 et 75) sont longtemps restées une énigme dans le champ du marxisme. Or, il apparaît clairement aujourd'hui que l'après-guerre correspond à une augmentation au même rythme des salaires réels, de la productivité du travail et du capital par tête. Dans ce cas, la part salariale, la productivité du capital et le taux de profit sont dans un rapport constant, et ce à un niveau élevé. Il n'y a ni mystère ni miracle : les *Trente glorieuses* correspondent à l'une des multiples configurations possibles permises par une forte croissance des gains de productivité et engendrées dans un contexte particulier du rapport de force entre les classes (la fin de la guerre et l'immédiat après-guerre).

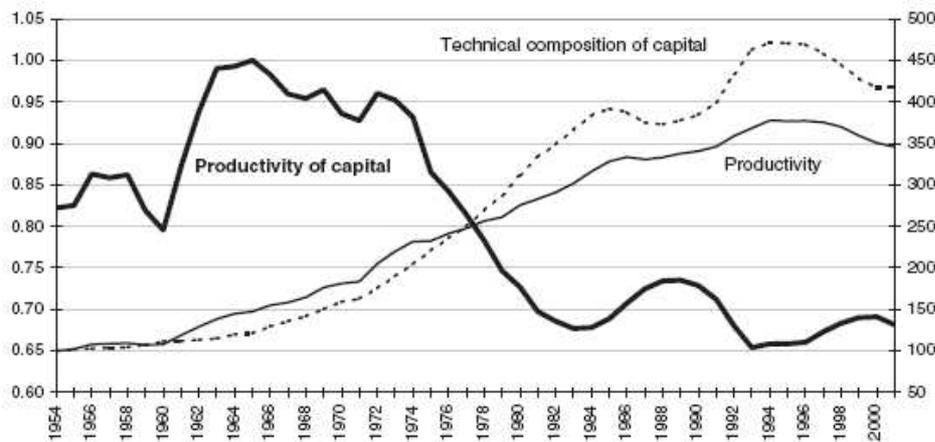
Pour expliquer les fortes croissance d'après-guerre, il est donc vain d'invoquer (comme beaucoup l'ont fait et continuent à le faire), de supposées manipulations statistiques, une croissance artificielle liée aux dépenses militaires, aux frais improductifs et au crédit, etc. En réalité, il s'agit tout simplement de s'approprier et de mettre en application la science nouvelle que Marx appelait de ses vœux : « *L'économie, en tant que science au sens allemand du terme, reste à faire [...] Dans une œuvre comme la mienne, la multiplication de multiples connexions constitue un triomphe de la science allemande* ». La « *multiplication de multiples connexions* » pour approcher « *la complexité de la vie sociale* », voilà ce qu'il y a lieu de mettre en oeuvre, et non pas d'appliquer des schémas réducteurs et invariants, que ce soit l'épuisement progressif des marchés extra-capitalistes, ou les crises récurrentes de suraccumulation !

Part des profits - Profit share

La valeur nouvelle créée annuellement se décompose en salaires et profits. La part des profits rapporte tout simplement la plus-value (s) à la valeur nouvelle créée NV : part des profits = s / NV . La plus-value étant calculée en soustrayant les salaires de la valeur nouvelle créée, la part des profits s'exprime alors ainsi : $(NV - v) / NV$. En divisant chaque termes par NV l'on obtient $1 - (v / NV)$. Et en divisant le numérateur et le dénominateur par le nombre de salariés WL , l'on peut faire apparaître les deux facteurs qui le déterminent : le salaire réel et la productivité du travail : $1 - [(v / WL) / (NV / WL)]$, autrement dit, $1 - [\text{salaire réel} / \text{productivité du travail}]$. Cette part des profits évolue comme le taux de plus-value.

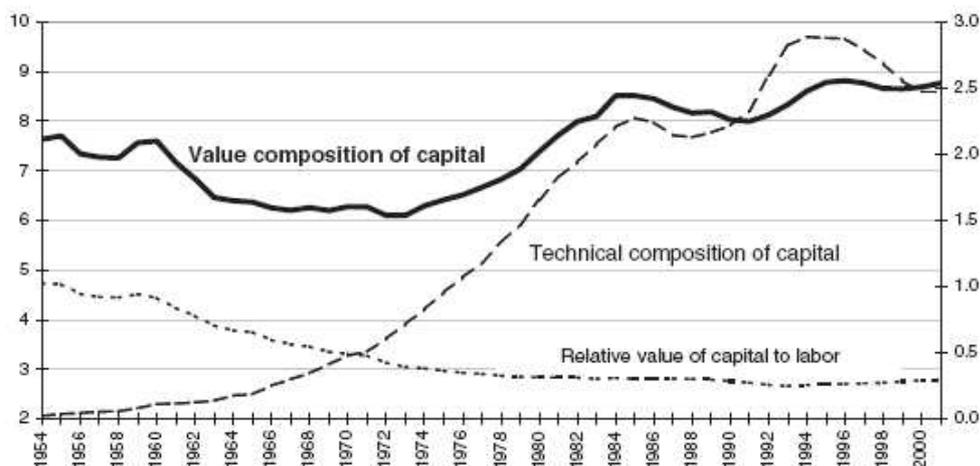
L'évolution des rapports économiques fondamentaux ⁽³⁰⁾

Graphique 1 : productivité du travail, composition technique du capital et productivité du capital



Jusqu'en 1965, l'augmentation de la productivité du travail est plus rapide que la croissance de la composition technique du capital, ce qui permet à la productivité du capital d'augmenter. Puis, le parallélisme d'évolution de ces deux paramètres jusqu'en 1974 permet de stabiliser la productivité du capital à un haut niveau. Ensuite, jusqu'au début des années 1980, les moindres gains de productivité du travail ne permettent plus de compenser en totalité la croissance de la composition technique du capital, ce qui induit une chute brutale de la productivité du capital. Enfin, du début des années 80 à aujourd'hui, la croissance plus faible mais assez parallèle de ses deux déterminants permet de stabiliser à nouveau la productivité du capital, mais à un faible niveau cette fois.

Graphique 2 : composition organique du capital en valeur et valeur relative du capital par rapport au travail

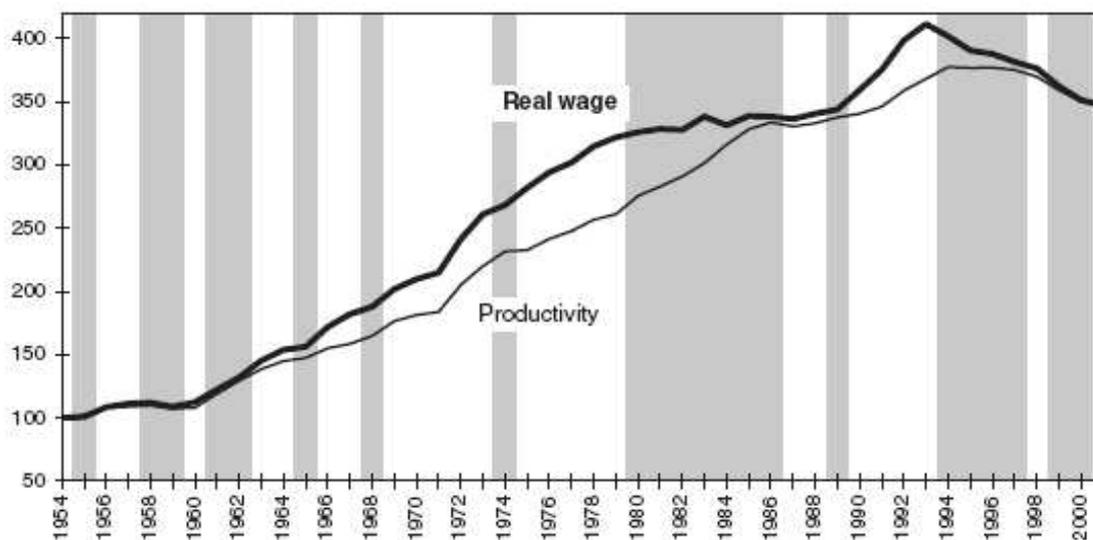


(30) Si les graphiques présentés ici proviennent de l'article de Sergio Camara Izquierdo déjà mentionné (« *The Dynamics of the Profit Rate in Spain (1954-2001)* »), leur commentaire nous est propre.

L'évolution décrite au graphique précédent, permet également de comprendre le profil de la composition organique du capital en valeur. Grâce aux gains de productivité du travail plus élevés, cette composition diminue jusqu'au début des années 1970, et ce malgré l'augmentation de la composition technique du capital. Son augmentation durant les années 1970 s'explique du fait que les gains de productivité du travail ne parviennent plus à entièrement compenser l'augmentation de la composition technique du capital. Ensuite, jusqu'en 2001, l'évolution assez parallèle de ses deux déterminants permet de stabiliser la composition organique du capital en valeur.

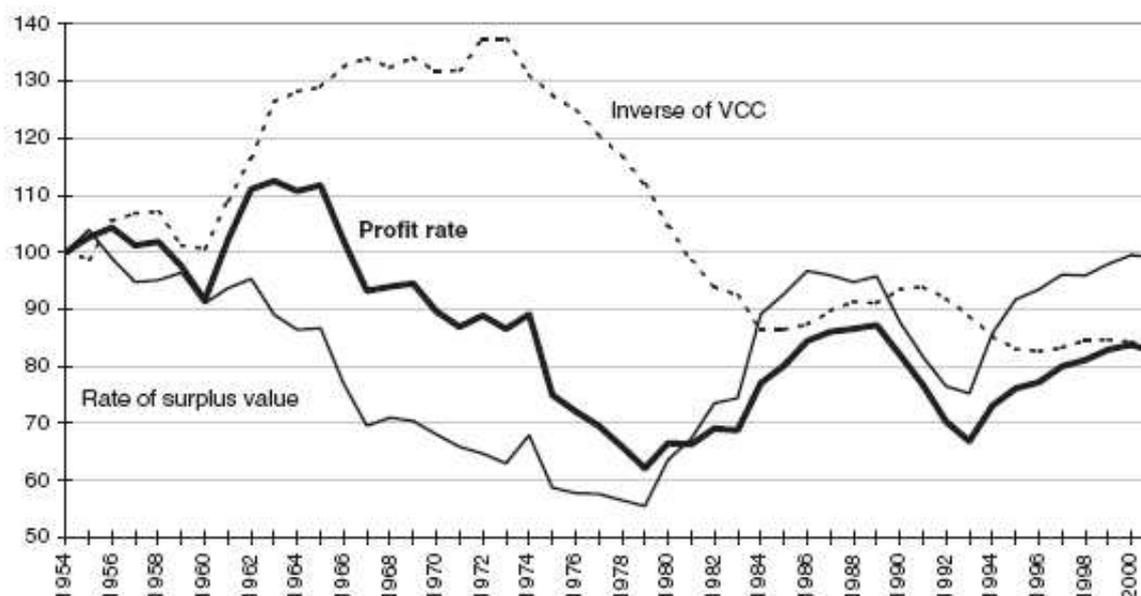
Ci-dessus, nous avons vu que la composition organique du capital (VCC) s'exprime comme le produit de sa composition technique avec la valeur relative du capital par rapport au travail. Autrement dit, la combinaison de la mécanisation et de la répartition entre le capital et le travail. Jusqu'au début des années 1970, la composition organique du capital évolue essentiellement sous les effets de la répartition, puisque le salaire réel augmente fortement, alors que l'augmentation de la composition technique est encore modeste. Ensuite, c'est la mécanisation qui prend le dessus, puisque la composition technique du capital augmente très rapidement, alors que la croissance du salaire réel se tasse.

Graphique 3 : productivité du travail et salaire réel



Les parties grisées indiquent les périodes où la productivité du travail augmente plus rapidement que le salaire réel et les parties blanches l'inverse. L'on perçoit très clairement que, durant toute la période qui précède les années 1980, le salaire réel a généralement tendance à croître plus rapidement que la productivité du travail, alors que c'est l'inverse ensuite.

Graphique 4 : taux de profit, taux de plus-value et inverse de la composition organique du capital en valeur



L'évolution respective de la productivité du travail et des salaires réels sur le graphique précédant permet de comprendre ici l'évolution du taux de plus-value. Jusqu'en 1979, la hausse plus rapide des salaires réels par rapport à la productivité du travail (graphique 3) fait baisser le taux de plus-value. Le mouvement s'inverse ensuite.

Nous disposons maintenant des deux rapports nécessaires pour calculer la première expression du taux de profit, celle qui rapporte le taux de plus-value à la composition organique du capital en valeur. L'évolution se présente comme suit :

1) De 1954 à 1965, le taux de profit augmente ou se maintient à un haut niveau, et ce malgré la diminution du taux de plus-value depuis 1954. Pourquoi ? Parce que cette diminution du numérateur est largement compensée par une diminution plus importante encore du dénominateur (la composition organique du capital en valeur : voir le graphique 2 et le graphique 4 pour l'évolution inverse de ce ratio).

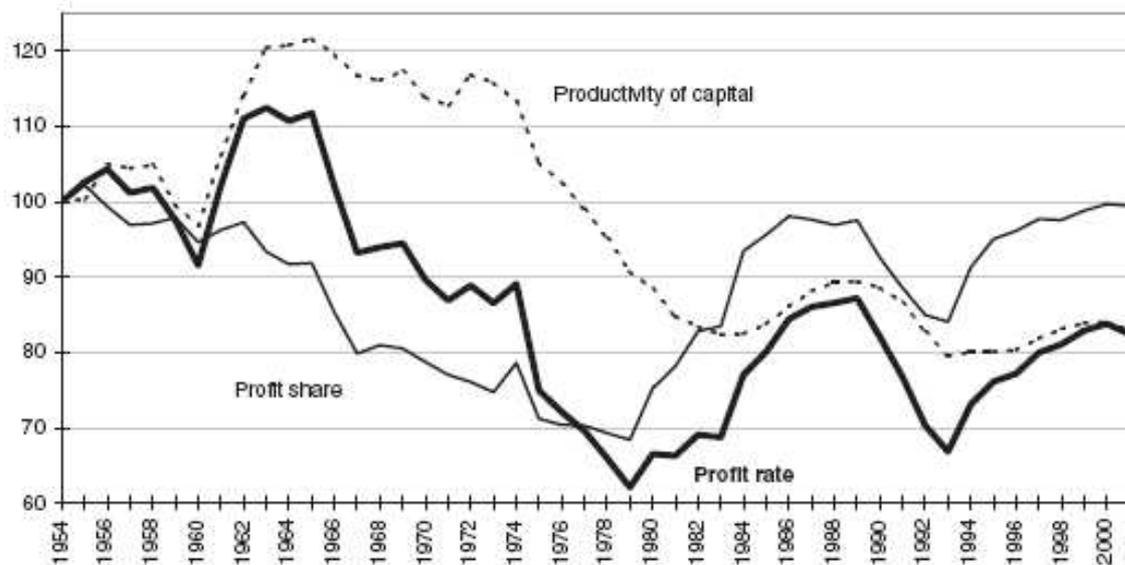
2) De 1965 à 1973, le taux de plus-value continue de décliner, mais la stabilisation de la composition organique du capital ne permet plus de compenser cette diminution. Autrement dit, la chute du taux de profit qui en résulte dès 1965, et ce durant une dizaine d'années, est due à la diminution du taux de plus-value, et non au schéma classique d'un alourdissement en capital (ce dernier n'y contribuera qu'à partir du début des années 1970) !

3) De 1973 à 1979, la diminution du taux de plus-value se conjugue avec l'augmentation de la composition organique du capital en valeur, ce qui se traduit inévitablement par une chute encore plus forte du taux de profit.

4) Entre 1979 et 1984, la brutale remontée du taux de plus-value permet de redresser le taux de profit, et ce, malgré la poursuite de la hausse de la composition organique du capital en valeur. Pourquoi ? Parce que le redressement du taux de plus-value est plus intense que la poursuite de la hausse de la composition organique.

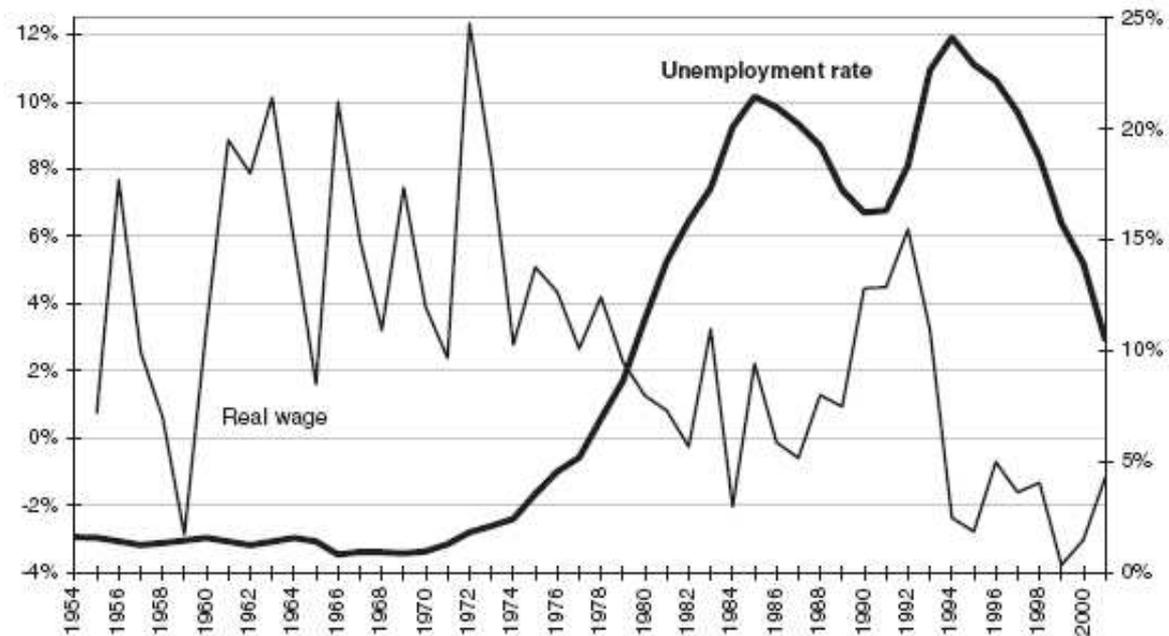
5) De 1984 à 2001, comme la composition organique du capital en valeur oscille autour d'un niveau moyen assez constant, l'évolution du taux de profit suit les fluctuations du taux de plus-value. Les deux taux oscillent autour d'une moyenne assez stable.

Graphique 5 : taux de profit, part des profits, productivité du capital



Ce graphique illustre la seconde formulation du taux de profit, à savoir la part des profits multipliée par la productivité du capital. Les évolutions restituent la même histoire que celle décrite au graphique 4.

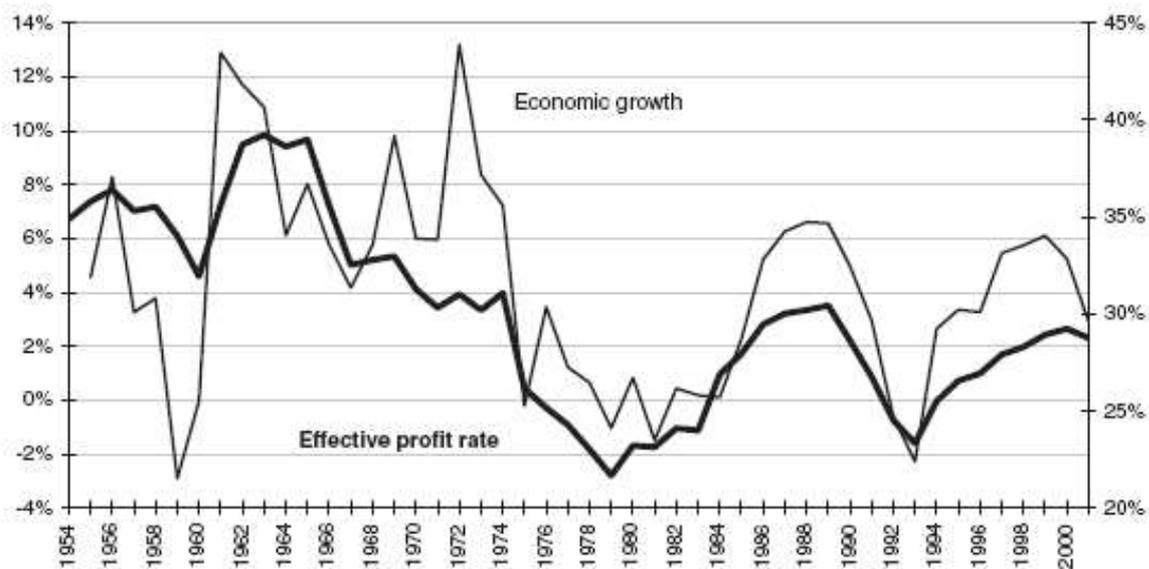
Graphique 6 : chômage et salaire réel



Une des principales réactions de la classe dominante pour faire face à la dégradation de la rentabilité des entreprises depuis 1965 (baisse du taux de profit), dans un contexte global de maintien d'une régulation keynésano-fordiste et donc de hausse du salaire réel, consiste à utiliser les licenciements comme variable d'ajustement pour réduire le poids global de la masse salariale et de le reporter sur l'État (allocations de chômage, plans sociaux, prépensions, etc.) : c'est ce qui explique l'explosion du taux de chômage au cours des années 70 et 80. Cette reconstitution de l'armée industrielle de réserve permet de

freiner l'augmentation du salaire réel dont la hausse se réduit à partir du milieu des années 70, et d'impulser ainsi le tournant de 1979, qui voit le taux de plus-value se redresser fortement, entraînant le taux de profit à sa suite. Deux autres moyens seront également utilisés, mais que nous ne pouvons détailler ici : l'endettement des entreprises et la hausse des prix (inflation). C'est ce qui explique la montée de l'inflation et de l'endettement public au cours des années 1970.

Graphique 7 : taux de profit et croissance économique



Ce graphique rapproche l'évolution de la croissance économique (*Economic growth*) et celle du taux de profit. Le parallélisme est frappant, à l'exception d'un décalage très net d'une dizaine d'années entre le début de la chute du taux de profit (1965) et celle de la croissance (1974-75), décalage que nous expliquerons ci-dessous.

Les trois phases rythmant l'après-guerre

En reprenant l'ensemble des graphiques ci-dessus, nous pouvons distinguer trois grandes phases rythmant l'après-guerre.

1) De la fin de la guerre à 1965, le taux de profit se maintient à un haut niveau (graphiques 4, 5 et 7) grâce aux gains de productivité (graphiques 1 et 3) qui allègent la composition organique du capital en valeur (graphique 2, et graphique 4 pour l'inverse de cette composition). Cet allègement est suffisant pour compenser la baisse du taux de plus-value (graphique 4), baisse induite par des augmentations de salaires réels supérieures aux gains de productivité (graphique 3).

2) De 1965 à 1979, le taux de profit amorce une chute continue provoquée par la diminution du taux de plus-value. Celle-ci est d'abord couplée avec une stabilisation de la composition organique du capital en valeur (1963-73), puis accélérée suite à l'alourdissement de cette composition (1973-84). Les entreprises compensent cette perte de rentabilité par des licenciements massifs (graphique 6). Cette reconstitution de

l'armée industrielle de réserve durant les années 70 exerce alors une pression à la baisse sur la croissance du salaire réel.

3) De 1979 à 2001, c'est ce frein à la croissance du salaire réel par rapport à la productivité qui permet un spectaculaire redressement du taux de plus-value et, par suite, du taux de profit, mais pas vraiment de la croissance (graphique 7) : la croissance sera surtout stimulée par la montée de l'endettement de type anglo-saxon comme nous le savons aujourd'hui.

L'Espagne anticipe ici quelque peu les évolutions identifiables dans la plupart des pays développés, où l'on rencontre plus habituellement la temporalité suivante : (a) de la fin de la guerre à 1968 ; (b) de 1968 à 1982 ; (c) et de 1982 à aujourd'hui. De même, la variable initiatrice du retournement à la baisse du taux de profit est plus généralement liée aux rendements décroissants de la productivité et à l'alourdissement en capital fixe.

Les cinq grands déterminants expliquant ces trois phases d'après-guerre

L'analyse qui précède permet d'identifier les cinq grands déterminants qui rythment l'évolution économique depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

1) C'est la croissance de la **productivité du travail** qui joue le rôle central. D'une part, durant la phase de prospérité, elle permet d'alléger la composition organique en valeur et de maintenir ainsi le taux de profit à un haut niveau, voire de l'accroître encore quelque peu. D'autre part, durant les années 1970, elle ne parvient plus à compenser l'intense accroissement de la composition technique du capital, ce qui induit alors un alourdissement de la composition organique du capital à partir de 1973, alourdissement qui contribue à accélérer la chute du taux de profit déjà initiée en 1965 suite à la diminution du taux de plus-value.

2) C'est la **baisse du taux de profit** qui joue le rôle prédominant dans la crise qui éclate au début des années 1970, crise illustrée par une chute spectaculaire et quasi continue du taux de croissance qui se situait à 13% en 1974 et se retrouve à -1,5% en 1981 (cf. graphique 7). Cette baisse du taux de profit intervient dans un environnement qui reste caractérisé par une régulation keynésiano-fordiste assurant une demande solvable suffisante. C'est ce qui permet de comprendre pourquoi le taux d'accumulation continue de croître jusqu'en 1974 (graphique 8) malgré un taux de profit en baisse depuis 1965. Nous retrouvons ici ce que Marx a fortement souligné sur un plan théorique, à savoir, le caractère largement indépendant du système de variables qu'il met en place et qui se traduit par d'importants décalages temporels et/ou des scénarios différents menant à la crise. Scénarios de crise multiples car aiguillonnés par les deux déterminants du taux de profit, tant celui exprimant les antagonismes de répartition entre le capital et le travail (le taux de plus-value), que celui exprimant ses difficultés à extraire suffisamment de plus value pour un capital donné (l'alourdissement de la composition organique suite à la mécanisation).

3) Les « *rapports de distribution antagoniques* » du produit total – illustrés ici par l'évolution du **taux de plus-value** (graphique 4), de la **part des profits** (graphique 5), ou de la valeur relative du capital par rapport au travail (graphique 2) – nous

permettent encore une fois d'illustrer ce caractère partiellement indépendant du système de variables mises en place par Marx, et ce au moins de quatre manières :

a) Par la diminution de 1954 à 1965 du taux de plus-value (et donc aussi de la part des profits) au bénéfice des salariés. Cette diminution au numérateur du taux de profit ne se traduit pas encore par une baisse de celui-ci, car le taux de profit est soutenu par un allègement de la composition organique du capital en valeur induite par des gains de productivité du travail supérieurs à l'augmentation du salaire réel.

b) C'est donc la diminution du taux de plus-value depuis 1954 qui initie la baisse du taux de profit une dizaine d'années après (1965), et non l'alourdissement en capital fixe qui n'interviendra qu'ultérieurement (1973-74). La baisse du taux de profit n'advient donc pas toujours à cause de l'augmentation de la composition organique du capital. D'autres configurations temporelles et équationnelles peuvent intervenir pour infléchir le taux de profit à la baisse en fonction de configurations locales de l'histoire économique et du rapport de force entre les classes.

c) Cette indépendance s'illustre également par le fait qu'il faudra attendre une dizaine d'années avant que la chute du taux de profit (qui débute en 1965) ne se traduise en baisse du taux de croissance (1974-75).

d) De même, nous avons vu au graphique 2 que la composition organique du capital n'évolue pas que sous l'aiguillon de la mécanisation croissante, mais qu'elle dépend tout autant de la répartition entre capital et travail. Elle est donc sous influence, à la fois de la mécanisation croissante du procès de production, mais aussi du marché dont l'importance est fortement déterminé par la répartition entre le travail et le capital.

4) Ce n'est à partir de 1973, et ce jusqu'en 1984, que l'alourdissement en capital fixe fait croître la **composition organique du capital**. Croissance qui se combine avec la diminution du taux de plus value pour se traduire par une accélération drastique de la chute du taux de profit jusqu'en 1979.

5) Enfin, c'est **l'accroissement du chômage** durant les années 1970 qui a permis de redresser le taux de plus-value (1979) – et donc le taux de profit – suite à l'action dépressive que les licenciements et leurs menaces ont exercé sur le salaire réel.

Tout ceci illustre amplement le caractère largement indépendant de toute la mécanique équationnelle des rapports fondamentaux mis en place par Marx. Ainsi, malgré de nombreuses interconnexions – souvent très étroites – entre la production de plus-value et sa vente sur le marché, ces « *deux actes* » indispensables au bouclage du circuit d'accumulation, ainsi que leurs contradictions, sont fondamentalement « **indépendants** », « **non identiques** », « **non théoriquement liés** » : comme le disait Marx, ils sont différemment déterminés, l'un relevant des problèmes engendrés par l'extorsion de plus-value pour un capital donné, l'autre relevant des problèmes engendrés par la répartition antagonique du produit total entre capital et travail.

Il convient cependant d'approfondir la mécanique de ces cinq grands déterminants, car bien des mythes, erreurs et paradoxes parcourent la littérature à leur propos.

Productivité du travail et taux de profit

A maintes reprises, Marx explique que les gains de productivité du travail font croître la composition organique du capital et, en conséquence, infléchissent le taux de profit à la baisse : « *Ainsi, la tendance croissante du taux de profit général à la baisse est simplement une façon, propre au mode de production capitaliste, de traduire le progrès de la productivité sociale du travail* »⁽³¹⁾. A d'autres endroits, par contre, Marx se prononce clairement en sens contraire : « *le développement qui accroît la masse du capital constant par rapport au capital variable réduit, par suite de la productivité accrue du travail, la valeur de ses éléments [...] Il se peut même que, dans certains cas, la masse des éléments du capital augmente, bien que sa valeur reste constante **ou même diminue*** »⁽³²⁾, ce qui a pour conséquence d'augmenter le taux de profit : « *...grâce à une productivité accrue, donc parallèlement à l'accroissement du nombre des machines à prix réduit, le prix de la marchandise diminue, **le taux de profit peut rester le même ... [il] pourrait même croître** si l'augmentation du taux de plus-value était liée à une diminution sensible de la valeur des éléments du capital constant, particulièrement du capital fixe [consécutivement aux gains de productivité]* »⁽³³⁾.

Voilà donc que la productivité du travail est à la fois un facteur de baisse, mais également une contre-tendance « *qui arrête la baisse du taux de profit* »⁽³⁴⁾, et qui *'peut même faire croître le taux de profit dans certains cas'* ! Serait-ce contradictoire ? Pas le moins du monde, pour peu que l'on comprenne que « *...les causes qui produisent la tendance à la baisse du taux de profit modèrent également la réalisation de cette tendance* »⁽³⁵⁾. Malheureusement, ceci n'est que rarement considéré : la plupart des auteurs ne retiennent que les mécanismes faisant baisser le taux de profit en oubliant que ceux-ci peuvent tout autant le faire augmenter dans d'autres circonstances ! Qu'est-ce à dire ?

Ainsi, est-il assez systématiquement affirmé que la composition organique du capital ne fait qu'augmenter suite à l'utilisation croissante de machines. En réalité, ceci n'est vrai que si le coût de ces dernières augmente. Or, les gains de productivité font justement baisser leur prix : « *Si la productivité de l'industrie s'accroît, les prix des marchandises*

(31) Livre III, *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit, Définition de la loi*, édition La Pléiade II : 1002. Ci-après, nous avons repris d'autres passages exprimant la même idée : « *Cette diminution relative et progressive du capital variable par rapport au capital constant – donc par rapport au capital total – est identique à la progression constante de la composition organique du capital social moyen. Ce n'est d'ailleurs qu'une autre expression du progrès de la productivité sociale du travail* » (ibid : 1001) ; « *La diminution relative du capital variable et l'accroissement du capital constant – quoiqu'il y ait augmentation absolue de l'un et de l'autre – n'est, rappelons-le, qu'une autre expression de la productivité accrue du travail* » (ibid : 1005).

(32) Marx, *Le Capital*, troisième section *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, chapitre X *Influences contraires*, La Pléiade - Economie II : 1019.

(33) Marx, *Le Capital*, troisième section *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, chapitre IX *Définition de la loi*, La Pléiade - Economie II : 1013.

(34) Livre III, *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit, Influences contraires*, édition La Pléiade II : 1019.

(35) Livre III, *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit, Influences contraires*, édition La Pléiade II : 1019.

particulières diminuent. (...) Tel est le phénomène qui résulte de la nature du mode de production capitaliste : la productivité accrue du travail entraîne la baisse du prix de la marchandise particulière ou d'une quantité donnée de marchandises... » ⁽³⁶⁾. Dès lors, ce n'est pas parce que la composition *technique* du capital augmente (l'emploi d'un nombre de machines de plus en plus grand) que sa composition organique en *valeur* s'accroît pour autant : tout dépend de la compensation opérée par les gains de productivité qui font diminuer le prix des marchandises. C'est ce que nous avons pu vérifier au graphique 2.

Sur le rapport entre les profits et les salaires

De même, il est aussi très souvent affirmé que profits et salaires sont dans un rapport inversement proportionnel : l'augmentation des uns ne pourrait se faire qu'au détriment des autres. Bien entendu, ceci se vérifie à productivité constante ou si l'on raisonne en valeur relative, mais ce n'est plus le cas si la productivité augmente : profits et salaires peuvent tous deux augmenter en volume absolu. Ceci se lit aisément sur les graphiques ci-dessus. Ils nous montrent que, durant la période d'après-guerre jusqu'au milieu des années 60, l'augmentation de la productivité du travail fut suffisamment intense pour permettre à la fois : (a) une hausse du salaire réel ; (b) un maintien et même une hausse du taux de profit ; (c) une diminution de la composition organique du capital en valeur ; (d) une croissance économique très intense ; (e) et ce alors que le taux de plus-value et la part des profits diminuaient ! Ce '*miracle*' atteste que, contrairement à une légende trop souvent répétée, salaires, profits et croissance peuvent augmenter de concert, pour peu que les gains de productivité du travail soient suffisamment intenses et partagés. Ce fut, entre autre, le secret à la base des *Trente glorieuses*.

Que l'on ne peut pas raisonner de façon inversement proportionnelle entre salaires et profits, c'est ce qu'avait déjà bien compris le groupe *Socialisme ou Barbarie* dès la fin des années 50 : « *L'idée classique était que le capitalisme était incapable de supporter des augmentations de salaires, parce que celles-ci signifiaient automatiquement la diminution des profits, donc la réduction du fonds d'accumulation indispensable à l'entreprise pour survivre à la concurrence. Mais cette image statique est sans réalité. Si la productivité des ouvriers augmente dans une année de 4%, les salaires également, les profits augmentent nécessairement aussi de 4% toutes choses égales par ailleurs. [...] Du moment qu'elles n'excèdent pas substantiellement et durablement les augmentations de la productivité, et qu'elles sont généralisées, les augmentations de salaires sont parfaitement compatibles avec l'expansion du capital* » ⁽³⁷⁾.

(36) Marx, *Le Capital*, troisième section *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, chapitre IX *Définition de la loi*, La Pléiade - Economie II : 1012-1013.

(37) *Socialisme ou Barbarie* n°31, décembre 1960 – février 1961, P. Cardan (alias Castoriadis), *Le mouvement révolutionnaire sous le capitalisme* : 72-73.

Sur l'indépendance relative entre le taux de profit, les investissements et la croissance

Très logiquement, Marx lie la croissance économique et l'accumulation à l'évolution du taux de profit : lorsque ce dernier s'élève, cela permet aux capitalistes de réinvestir et pousser la croissance « ...il est clair que la grandeur du capital accumulé se réglera sur la grandeur absolue de la survaleur »⁽³⁸⁾ ; lorsqu'il diminue, investissements et croissance ralentissent : « ...le taux d'accumulation baisse avec le taux de profit »⁽³⁹⁾. Ce lien est globalement vérifié sur le graphique 7 : l'évolution du taux de profit et celle de la croissance économique y sont proches.

Cependant, et c'est ici que se révèle encore une fois toute l'importance de l'énoncé de Marx sur le caractère fondamentalement « **indépendant** », « **non identique** », « **non théoriquement lié** » entre la production de surtravail et sa vente sur le marché car, l'interconnexion entre le taux de profit, les investissements et la croissance est loin d'être systématique. En effet, entre l'extraction de surtravail et l'investissement, il y a l'absolue nécessité de la vente sur le marché pour pouvoir réaliser le surtravail cristallisé dans la marchandise en monnaie sonnante et trébuchante susceptible d'être réinvestie. Si cette étape est incomplète ou fait défaut, c'est l'ensemble du circuit d'accumulation qui est perturbé ou qui se grippe. A l'inverse, si cette étape est soutenue par une augmentation de la part salariale, ou le développement de politiques d'endettement, une vente croissante de marchandises peut perdurer malgré un taux de profit en berne. C'est exactement ce que souligne Marx lorsqu'il dit que *tous* les facteurs influençant la grandeur du profit sont à considérer pour comprendre le taux d'accumulation : « D'où il résulte que tous les facteurs qui déterminent la masse de la survaleur concourent à la détermination de la grandeur de l'accumulation »⁽⁴⁰⁾.

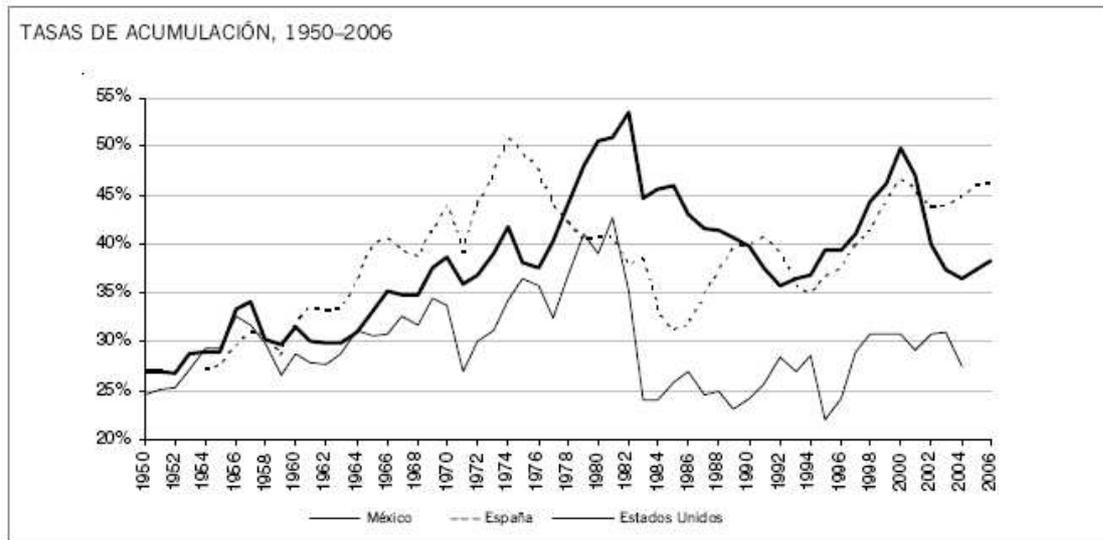
Nous avons déjà constaté un tel décalage sur le graphique 7 : malgré une diminution constante du taux de profit depuis 1965, la croissance économique se maintient encore à un haut niveau durant une décennie (jusqu'en 1974-75). Elle a justement été soutenue par un élargissement de la demande salariale consécutif à la diminution du taux de plus-value (graphique 4). L'accumulation et la croissance ont donc ici été stimulées par la consommation malgré un taux de profit en baisse. Ceci est confirmé par le graphique 8 : montrant que le taux d'accumulation en Espagne a fortement augmenté durant cette période (1965-74) alors que le taux de profit chutait drastiquement (graphiques 4, 5 et 7). L'accroissement de la part salariale a donc stimulé les investissements et la croissance économique alors que le taux de profit chutait ! Tout ne s'explique donc pas par la suraccumulation et les évolutions du taux de profit, contrairement à ce que nombre d'auteurs donnent à penser.

(38) Marx, *Le Capital*, Livre I, traduction de la 4^{ème} édition allemande, Éditions Sociales, 1983 : 671.

(39) Marx, *Grundrisse (Manuscrits de 1857-58)*, Editions Sociales, tome I : 93-94.

(40) Marx, *Le Capital*, Livre I, traduction de la 4^{ème} édition allemande, Éditions Sociales, 1983 : 671.

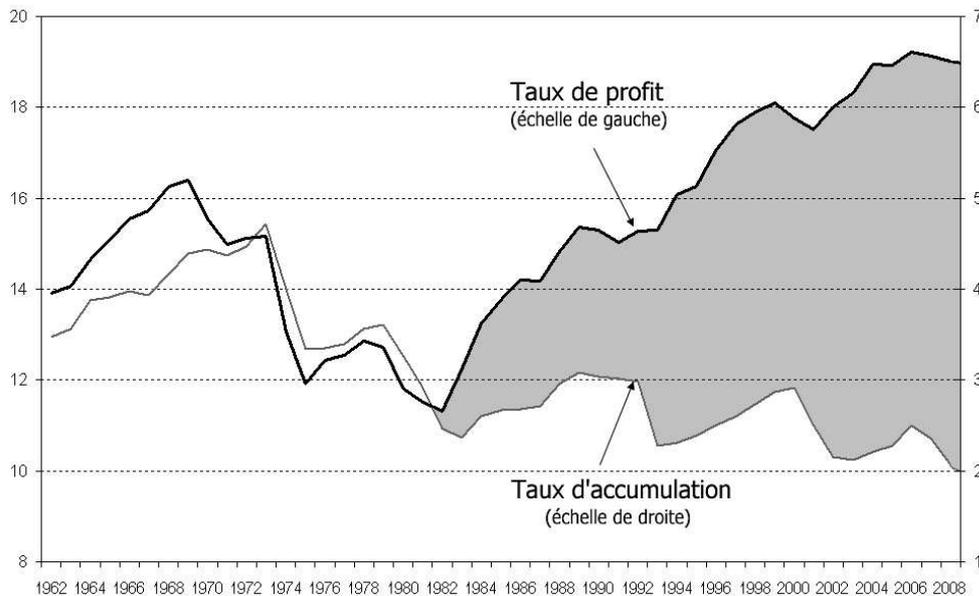
Graphique 8 : Taux d'accumulation, 1950-2006, Etats-Unis, Espagne, Mexique (41)



Fuente: INEGI (2007), INE (2007) y BEA (2007). La serie de México complementada con datos de A. Mariña; para España y Estados Unidos, con datos de Prados (2003) y Duménil y Lévy (1994), respectivamente

Soulignons ici que c'est justement ce décalage entre l'évolution du taux de profit et les investissements qui caractérise la situation du capitalisme depuis le début des années 1980. C'est cela qui permet de comprendre pourquoi la croissance ne redémarre pas malgré un quart de siècle de hausse du taux de profit ! C'est ce que montre le graphique 9 :

Graphique 9 : Taux de profit et d'accumulation (1961-2007), Etats-Unis + Japon + Europe (42)

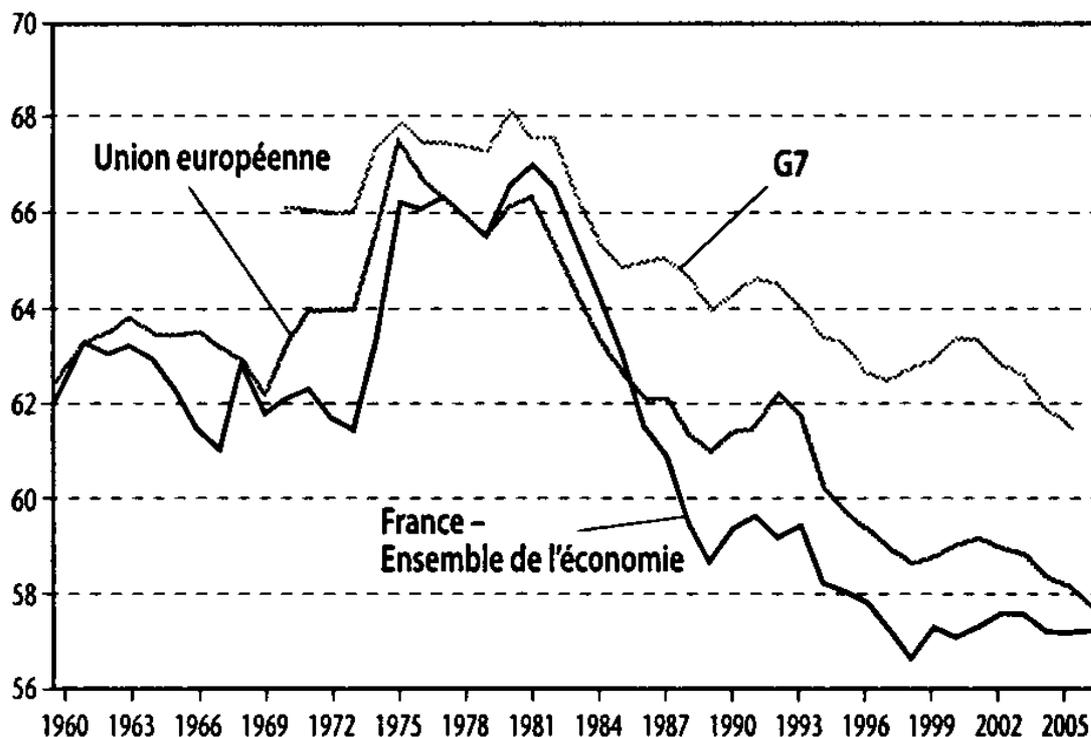


(41) Extrait de Sergio Camara Izquierdo : *Globalizacion y valor. La dinámica global capitalista*, publié dans *Trayectorias*, Volumen X n°27, juillet-décembre 2008.

(42) ATTAC, *Sortir de la crise globale*, La Découverte 2009 : 34. Sources et données du graphique dans <http://hussonet.free.fr/toxicap.xls>.

Autrement dit, les profits ont beau être très élevés et abondants, ils ne sont pas réinvestis pour autant. Ils ne le sont pas, tout simplement parce que les marchés sont contenus (ce qui n'incite pas à réinvestir pour élargir la production). C'est ce que nous montre le graphique ci-dessous illustrant la diminution considérable de la part salariale depuis un quart de siècle :

Graphique 10 : évolution de la part salariale ⁽⁴³⁾

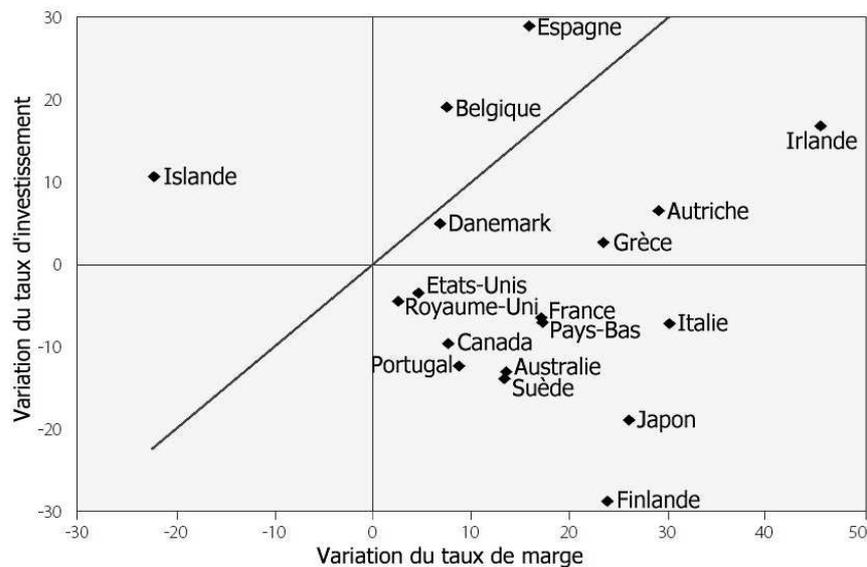


C'est la considérable diminution de la part salariale depuis le début des années 1980, donc la contraction relative de la demande solvable (qui occupait les deux tiers de la demande totale à ce moment-là), qui explique pourquoi les capitalistes ne sont pas incités à réinvestir, et ce malgré un taux de profit qui n'a jamais été aussi haut.

Comme la redressement du taux de profit a résulté, non d'une remontée des gains de productivité, mais d'une pression à la baisse sur les salaires, ce sont alors les débouchés – tant la consommation des ménages que l'investissement des entreprises – qui se sont relativement restreints et qui ont handicapé la reprise de la croissance. D'une crise par la baisse du taux de profit durant les années 1970, nous sommes passés à une poursuite de celle-ci dans un contexte global d'insuffisance de débouchés à partir des années 1980, et ce, malgré un taux de profit à nouveau orienté à la hausse. Ceci n'empêche pas que les fluctuations à court terme du taux de profit continuent à jouer un rôle déterminant dans le déclenchement des récessions, mais ceci dans le cadre d'une demande salariale contenue. A ce facteur essentiel viennent s'en rajouter d'autres que nous examinerons plus en détail ultérieurement.

(43) ATTAC, *Sortir de la crise globale*, La Découverte 2009 : 32.

Graphique 11 : variation du taux d'investissement et de la part du profit dans le PIB (taux de marge) entre 2000-06 et 1980-90 ⁽⁴⁴⁾



Le décalage constaté au graphique 9 entre l'évolution positive du taux de profit et l'évolution négative de l'investissement se vérifie quasiment pour chaque pays pris individuellement, sauf pour quelques-uns comme l'Espagne. C'est pourquoi nous ne l'avons pas constatée sur le graphique 7 : la remontée du taux de profit à partir de 1979 semble entraîner celle de la croissance via une reprise des investissements. C'est effectivement ce que l'on constate sur le graphique 8, mais l'on sait aujourd'hui que l'endettement y est pour beaucoup, surtout à partir de la seconde moitié des années 1990.

Sur l'évolution du taux de profit et du taux de plus-value

Lorsque Marx expose la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, il raisonne la plupart du temps à taux de plus-value constant et à composition organique croissante ⁽⁴⁵⁾. Dans une telle configuration, la masse de plus-value est forcément proportionnelle au capital variable, et si l'on suppose qu'avec la mécanisation le capital variable augmente moins vite que le capital constant, alors la baisse du taux de profit découle inévitablement de la hausse de la composition organique. Cette présentation simple et première permet de souligner l'action du progrès techniques sur l'évolution du taux de profit, ce qui a l'avantage d'exposer l'une de ses tendances fortes.

Cette présentation est renforcée par une autre idée chez Marx, à savoir que la hausse du taux de plus-value aurait des limites que la composition organique n'aurait pas. Plus précisément, cette dernière augmenterait en permanence avec la mécanisation (les gains

(44) Michel Husson, *La tendance à la baisse de l'investissement*, note du 18 septembre 2008.

(45) « *Le degré d'exploitation restant inchangé, le même taux de plus-value se traduira donc par un taux de profit en baisse... [...] Dans cette hypothèse, l'augmentation progressive du capital constant par rapport au capital variable doit nécessairement avoir pour effet une baisse graduelle du taux de profit général, le taux de plus-value, ou degré d'exploitation du travail par le capital, restant le même* » (Marx, *Le Capital*, troisième section *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, chapitre IX *Définition de la loi*, La Pléiade - Economie II : 1001).

de productivité), alors que le taux d'exploitation souffrirait de limites objectives (temps de travail et exploitation non extensibles à l'infini). En d'autres mots, l'idée est que les compensations à la baisse du taux de profit seraient bien réelles mais seulement partielles et ponctuelles.

Malheureusement, beaucoup en restent à cette présentation première chez Marx - et la reproduisent à l'envi – sans la valider ni se pencher sur l'examen qu'il fait de tous les déterminants du taux de profit et de leurs possibles variations. Or, en présence de gains de productivité du travail suffisants, le taux de plus-value ne souffre ni de limites objectives, ni d'une progression qui serait obligatoirement inférieure à celle de la composition organique !

C'est ce qu'avait déjà aussi compris le groupe *Socialisme ou Barbarie* dès la fin des années 50 : « *Les augmentations de salaires sont même, en dernière analyse, indispensables sur le plan strictement économique à l'expansion du capital (et abstraction faite de leur utilisation pour river les ouvriers à la production). Dans une économie qui croît en moyenne au taux de 3 % par an, et où les salaires correspondent à 50 % de la demande finale, tout écart un tant soit peu substantiel entre le taux d'accroissement des salaires et le taux d'expansion de la production conduirait au bout d'un temps relativement court à des déséquilibres formidables, et à une incapacité d'écouler la production qui ne pourrait être corrigée par aucune 'dépression', aussi profonde qu'elle soit. Une production qui augmente de 3 % par an double à peu près tous les vingt-trois ans ; au bout d'un siècle, elle est multipliée par vingt. Si la production nette du secteur capitaliste en France était en 1860 de 100 par ouvrier employé, elle est aujourd'hui de 2000 ; la théorie de la paupérisation absolue signifie que si le salaire était de 50 en 1860, il est inférieur à 50 aujourd'hui, autrement dit que les salaires représentent moins de 50/2000^{ème} (soit moins de 2,5%) du produit net du secteur capitaliste ! Quel que soit le volume de l'accumulation, de l'exportation de capital, des dépenses de l'Etat, etc., l'écoulement de la production serait dans ces conditions rigoureusement impossible »⁽⁴⁶⁾.*

C'est ce que Michel Husson dégageait également dans l'excellente première partie de son livre *Misère du Capital*⁽⁴⁷⁾ avec l'exemple suivant : « *Sur le siècle (1896-1994), la productivité horaire a été multipliée en France par un peu plus de 13. Admettons que la part des salaires ait été de 50 % en 1896 et imaginons que les salariés n'aient pas profité de ces gains de productivité, ni sous forme de réduction du temps de travail, ni sous forme d'augmentation du salaire réel. Un siècle plus tard, la part des salaires ne serait plus que de 7,7 % ! Et le taux de plus-value serait passé de 100 % à 1200 % ! L'intuition d'une progression limitée du taux de plus-value n'est donc pas vérifiée dans l'absolu, parce que la progression de la productivité n'est pas bornée par la durée de la journée de travail »⁽⁴⁸⁾.*

De ceci, Michel Husson tirait une autre conclusion d'une très grande portée théorique : « *Cet exemple permet de souligner un autre point important, à savoir que l'évolution du taux de plus-value est conditionnée non seulement par l'évolution relative de la*

(46) *Socialisme ou Barbarie* n°31, décembre 1960 – février 1961, P. Cardan (alias Castoriadis), *Le mouvement révolutionnaire sous le capitalisme* : 73.

(47) Michel Husson, *Misère du capital*, Syros, 1996. Cet ouvrage est disponible sur son site Web à l'adresse suivante : <http://hussonet.free.fr/mdk.pdf>. Nous conseillons vivement au lecteur de prendre connaissance de cette première partie théorico-empirique qui est en tous points remarquable et avec laquelle nous sommes à peu près complètement d'accord (ce qui n'est pas toujours le cas des autres parties, surtout dans leurs implications politiques).

(48) Michel Husson, *Misère du capital*, Syros, 1996 : 25.

productivité du travail et du salaire réel mais aussi par les conditions de réalisation. Ce qui empêche au fond le taux de plus-value de monter indéfiniment, c'est la nécessité de débouchés, c'est donc une condition qui se situe dans la sphère de la circulation, et c'est d'ailleurs pourquoi le taux de profit est une grandeur synthétique, qui exprime, non seulement les modalités de la production de plus-value, mais aussi celles de sa réalisation » ⁽⁴⁹⁾.

En effet, si le capitalisme est une immense machine à « *accumuler pour accumuler, produire pour produire* » ⁽⁵⁰⁾, cela ne veut pas dire qu'il peut extraire du surtravail en faisant creuser des trous à des ouvriers, tout en les faisant reboucher par d'autres. La production n'a de finalité que si elle est socialement reconnue sur le marché, que si elle correspond à une demande solvable de consommation. C'est ce que disait Marx : « *...comme nous l'avons vu au Livre II, une circulation continue se fait entre capital constant et capital constant (même si l'on ne tient pas compte de l'accumulation accélérée) : cette circulation est d'abord indépendante de la consommation individuelle dans la mesure où elle n'y entre pas ; néanmoins, elle est définitivement limitée par cette dernière parce que la production de capital constant ne se fait jamais pour elle-même, mais uniquement parce qu'il s'en utilise davantage dans les sphères de production qui produisent pour la consommation individuelle* » ⁽⁵¹⁾.

En d'autres mots, une élévation trop importante du taux de plus-value restreint relativement la consommation puisqu'une augmentation de la part des profits se traduit inévitablement par une réduction de la part salariale. Or, le surcroît qui revient au capital ne se traduit pas forcément en dépenses équivalentes de consommation (d'autant plus que cette consommation est improductive d'après Marx), et encore moins en investissements puisque les marchés se contractent et que les entrepreneurs ne sont dès lors pas incités à élargir leur production.

Sur la nature, le rôle et la signification du taux de profit

Enfin, la seconde conclusion de très grande portée théorique que Michel Husson dégage, c'est le regard qu'il faut poser sur la signification du taux de profit : « *...c'est d'ailleurs pourquoi le taux de profit est une grandeur synthétique, qui exprime, non seulement les modalités de la production de plus-value, mais aussi celles de sa réalisation* » (ibid). En effet, le taux de profit a quasi exclusivement été vu comme un indicateur *exprimant les modalités de la production de plus-value* alors qu'il *exprime tout autant celle de sa réalisation* puisque son numérateur (le taux de plus-value) est la variable qui règle la répartition du produit total entre les classes. Celle-ci exprime le second axe explicatif chez Marx, c'est-à-dire celui qui influe sur la demande finale via les « *rapports de distribution antagoniques* ». Il ne faut donc pas voir le taux de profit comme une simple expression de la difficulté d'extraire suffisamment de surtravail pour un capital donné –

(49) Idem.

(50) « *...retransformer sans cesse en capital la plus grande partie possible de la plus-value ou du produit net ! Accumuler pour accumuler, produire pour produire, tel est le mot d'ordre de l'économie politique proclamant la mission historique de la période bourgeoise. (...) Assurément produire, produire toujours de plus en plus, tel est notre mot d'ordre...* » Marx, *Le Capital*, livre I, ch. XXIV *La transformation de la plus-value en capital*, § III *La division de la plus-value en capital et en revenu*, Éditions Sociales, tome III : 36.

(51) Marx, *Le Capital*, Livre III, 4^{ème} section *Transformation du capital-marchandise et du capital-argent en capital commercial et en capital financier*, chapitre XVIII *La rotation du capital commercial*, éditions sociales, tome VI : 314.

le premier axe explicatif chez Marx –, mais comme un indicateur intégré des deux, comme une variable synthétique exprimant à la fois les dynamiques et contradictions relatives à la production et à la réalisation. En effet, l'évolution du taux de profit découle à la fois du mode de partage du produit total et de l'efficacité du capital. C'est donc une mesure de la capacité du capital à assurer à la fois sa rentabilité et l'adéquation des débouchés à la production.

De même qu'il est erroné de comprendre le taux de profit uniquement sous son angle de mesure de rentabilité du capital, et de ne retenir que la composition organique comme seul facteur de son évolution, nous avons également vu ci-dessus qu'il est incorrect de n'envisager l'évolution de cette dernière que suite à la mécanisation croissante du procès de production. En réalité, il s'avère que c'est quasiment tous les indicateurs et toutes les étapes du système équationnel de Marx qui sont sous l'influence, à la fois des problèmes relatifs à la production de plus-value, mais aussi des contradictions relatives à la répartition du produit social entre le capital et le travail. Il est donc totalement impropre de ne privilégier qu'un seul de ces deux aspects, ou de les faire logiquement dépendre l'un de l'autre.

Cette vision intégrée du circuit de l'accumulation en un système de variables largement indépendantes, et cette conception synthétique du taux de profit qui l'aiguillonne, ce sont là deux apports méthodologiques majeurs de Marx, apports qui sont très loin de tous les schémas simplificateurs qui réduisent la mécanique complexe du *Capital* et de ses contradictions à une explication monocausale et répétitive tout au long de l'existence du capitalisme.

Une vision intégrée et prémonitoire chez Marx

Si l'on veut bien faire l'effort de comprendre *Le Capital* dans cette vision synthétique et multiple mise en œuvre par Marx, on trouvera, dans le magistral passage qui suit, quasiment tous les déterminants essentiels de la dynamique et des contradictions du capitalisme ainsi que ses évolutions possibles. Etant donné son caractère ramassé et synthétique, nous l'avons accompagné de commentaires pour le rendre plus explicite au lecteur peu rompu à manipuler tous les rapports économiques marxistes et le sens de leurs évolutions :

« L'accroissement de la productivité du travail fait croître la masse des produits en laquelle se représente une valeur déterminée, donc aussi une plus-value d'une grandeur donnée. Si le taux de plus-value est constant, ou même s'il baisse [c'est-à-dire que la part salariale et les salaires réels augmentent], pourvu que sa baisse soit plus lente que l'augmentation de la productivité du travail [c'est-à-dire si les gains de productivité du travail sont supérieurs à l'augmentation des salaires réels], la masse de plus-value augmente [il n'y a donc pas de relation inversement proportionnelle entre salaires réels et profit : la masse de plus-value et les salaires réels peuvent augmenter en même temps pour peu que cette augmentation des salaires soit inférieure à l'augmentation de la productivité du travail]. Si le partage de celle-ci entre revenu et capital supplémentaire est constant, la consommation du capitaliste peut donc croître sans que le fonds d'accumulation diminue [autrement dit, une augmentation des salaires ne se fait pas au détriment de l'investissement pour peu que les gains de productivité du travail leur soient égaux ou supérieurs]. La grandeur proportionnelle du fonds d'accumulation peut même croître aux dépens du fonds de consommation, cependant que la baisse du prix des

marchandises met à la disposition du capitaliste autant ou plus de moyens de jouissance qu'auparavant. Mais l'augmentation de la productivité du travail va de pair, comme nous l'avons vu, avec une baisse du prix de l'ouvrier, donc un accroissement du taux de plus-value, même si le salaire réel augmente [ce qui, en clair, veut dire à nouveau que salaires et profits peuvent croître en même temps, pour peu que les gains de productivité soient suffisants]. *Il n'augmente jamais proportionnellement à la productivité du travail* [l'histoire de deux siècles de capitalisme a montré que ceci variait d'une époque à l'autre : ainsi, durant les *Trente glorieuses* (1945-75), les salaires réels ont augmenté proportionnellement à la productivité du travail] »⁽⁵²⁾. Ce passage est particulièrement remarquable à plusieurs titres :

1) Il montre le rôle tout à fait central que Marx accorde à la productivité du travail dans tous ses raisonnements. Ceci est d'autant plus remarquable que beaucoup d'explications dans *Le Capital* supposent, pour être vérifiées, qu'elle augmente assez faiblement (ce qui était une réalité de son époque). Or, ici, il envisage de façon prémonitoire ce qu'il adviendra d'un capitalisme aiguillonné par des gains de productivité bien plus importants. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que ce passage fasse partie des dernières modifications apportées du vivant de Marx à l'ultime édition allemande du *Capital*. Un examen attentif de ces modifications montre qu'elles vont en général à peu près toutes dans le même sens : en substance, il met en évidence toutes les évolutions possibles dans la mécanique du capital en se dégageant des hypothèses historiquement datées et trop restrictives de son époque (taux de plus-value constant ou croissant, salaires réels généralement constants ou décroissants, faible augmentation de la productivité du travail, etc.).

2) Nous avons aussi souligné combien Marx raisonnait souvent à taux de plus-value constant ou croissant. Or, ici, il discute d'une configuration où le taux de plus-value diminue, mais tout en montrant de façon remarquable que, malgré cette diminution, le capitalisme peut continuer à prospérer... pour peu justement que les gains de productivité soient suffisamment importants (ce qui est bien son hypothèse ici).

3) De même, nous avons également vu que nombre d'explications dans *Le Capital* supposaient, pour être vérifiées, que les salaires réels diminuent ou restent constants (en tout cas, qu'ils n'augmentent que ponctuellement ou faiblement). Or, Marx envisage ici plusieurs configurations à salaires réels croissants, ce qui sera largement le cas de l'Angleterre après 1850, et sur le continent après 1870, Marx commence à percevoir cette hausse à la fin de sa vie malgré l'absence de statistiques officielles, état de fait qu'il regrette amèrement à plusieurs occasions.

4) De façon plus remarquable encore, Marx décrit ici une configuration qui préfigure le fonctionnement du capitalisme durant les *Trente glorieuses* où « *le partage* [des gains de productivité] *entre revenu et capital supplémentaire est constant* » et il montre que, dans ce cas, la consommation des capitalistes et des salariés peut croître sans que cela ne soit un handicap pour l'accroissement de l'accumulation !

En résumé, comme l'évolution du taux de profit dépend fondamentalement des variations respectives : (a) de la productivité du travail, (b) de la productivité du capital et (c) des salaires réels, tant les « *rappports de distribution antagoniques* » que la productivité jouent un rôle central. Nous sommes donc ici à mille lieues d'un schéma monocausal et toujours répétitif de type '*sous consommation*' ou '*sur accumulation*', c'est-

(52) *Le Capital*, Marx, Editions Sociales, Livre I, traduction de la 4^e édition allemande, p. 677.

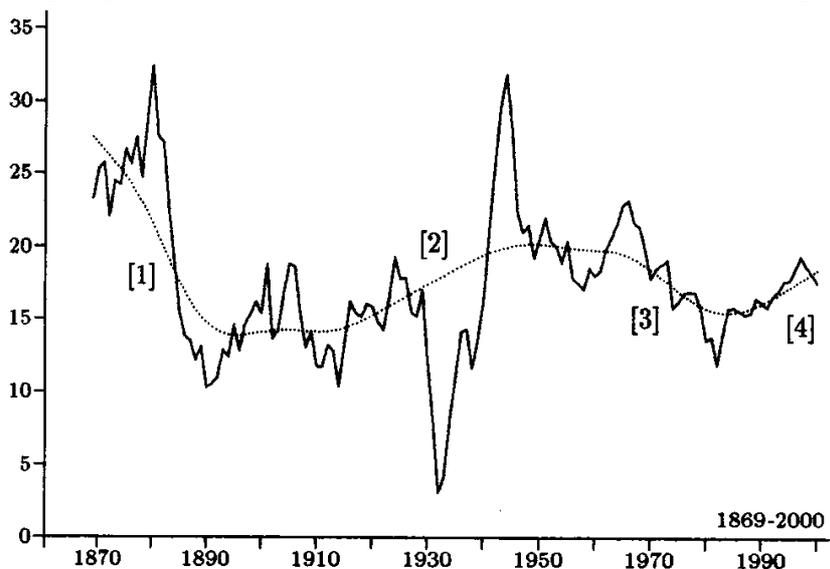
à-dire d'épuisement progressif des marchés extra-capitalistes (pour prendre l'exemple de la théorie luxemburgiste de l'accumulation) ou de pénurie de plus-value consécutive à la suraccumulation (pour prendre les théories de Grossman-Mattick). Pour marcher, le capitalisme doit s'appuyer sur ses deux jambes : la production et la vente. Pauvres et bien éloignés de la pensée et de la méthode de Marx sont tous ces schémas qui se limitent à un seul de ces deux aspects et qui, de surcroît, réduisent les contradictions du capitalisme à un mécanisme unique qui se reproduirait à l'identique tout au long de son histoire !

Encore sur le statut de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit

Immédiatement après avoir présenté la *'Loi de la baisse tendancielle du taux de profit'*, Marx développe tout un chapitre sur ses *'Influences contraires'*. Il le justifie ainsi : la question « ...n'est pas d'expliquer la baisse du taux de profit comme telle, mais plutôt les raisons pour lesquelles cette baisse n'a pas été plus importante ni plus rapide », et il affirme que ces influences contraires « ...contrarient, voire annulent, l'effet de la loi générale », et même qu'elles la « réduisent à une simple tendance ; c'est d'ailleurs pourquoi nous avons caractérisé la baisse générale du taux du profit comme une baisse tendancielle »⁽⁵³⁾.

Ceci est fondamental car deux siècles de capitalisme et plusieurs études reconstituant l'évolution du taux de profit nous permettent aujourd'hui de mieux comprendre toute « la complexité de la vie sociale » et la « multiplication de multiples connexions » (Marx) pour l'approcher. C'est ce que nous allons mettre en évidence à partir de deux évolutions à long terme pour les États-Unis et la France.

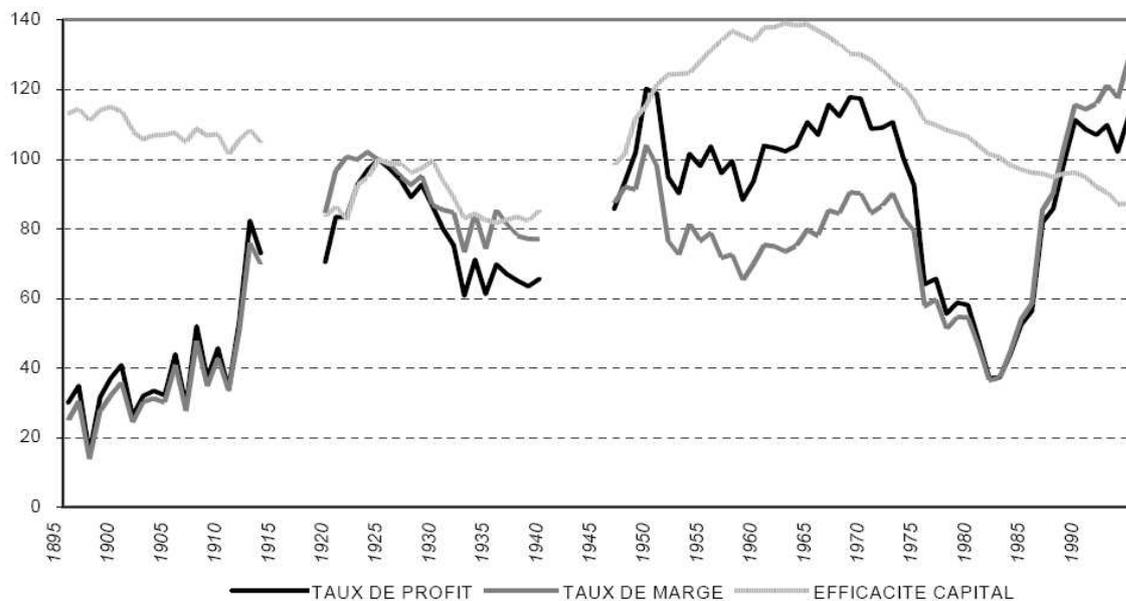
Graphique 12 : États-Unis, 130 ans d'évolution du taux de profit⁽⁵⁴⁾



(53) Marx, *Le Capital*, troisième section *Loi de la baisse tendancielle du taux de profit*, chapitre X *Influences contraires*, La Pléiade - Economie II : 1015-1016.

(54) Gérard Duménil et Dominique Lévy, *Economie marxiste du capitalisme*, La Découverte, 2003 : 20.

Graphique 13 : France, un siècle d'évolution du taux de profit et de ses composants (100 = 1924) ⁽⁵⁵⁾



Explication des trois composants du taux de profit pour la France : le *taux de marge* est une approximation du taux de plus-value. C'est le rapport entre le profit et la valeur nouvelle créée. L'*efficacité (ou productivité) du capital* est le rapport entre la valeur nouvelle créée et le capital mis en œuvre pour ce faire. Elle évolue de façon inverse à la composition organique du capital. Le *taux de profit* est donc égal au taux de marge multiplié par la productivité du capital : $\text{taux de profit} = (\text{profit} / \text{valeur nouvelle}) \times (\text{valeur nouvelle} / \text{le capital}) = \text{profit} / \text{capital}$.

Pour mémoire, nous avons précédemment montré que la thèse d'une inéluctable baisse du taux de profit n'est défendable que si les deux grandeurs rapportées sont indépendantes : or, ce n'est pas le cas, le taux de plus-value et la composition organique dépendent tous deux de la productivité du travail qui offre des compensations possibles sans '*limites objectives*'. En quelque sorte, l'augmentation de la productivité du travail présente un champ de possibles que l'évolution des rapports de force entre les classes vient décliner en autant de modes de régulation définissant des régimes d'accumulation différents tout au long de l'histoire du capitalisme. C'est ce que viennent confirmer toutes les reconstitutions historiques du taux de profit dont nous allons maintenant essayer de tirer les principaux enseignements.

1) Globalement, l'ensemble de l'appareil conceptuel élaboré par Marx est largement confirmé par près de deux siècles d'histoire du capitalisme moderne. Le taux de profit constitue bien l'une des variables majeures qui rythment sa vie. Il est à la base des cycles conjoncturels ainsi que des « *longues périodes* » expansives et dépressives sur le moyen terme. Ces fluctuations courtes et moyennes sont clairement identifiables sur les deux graphiques ci-dessus. Mais, en réalité, il est nécessaire de distinguer trois niveaux différents dans l'histoire du capitalisme et dans les analyses de Marx, trois plans correspondant à des types de crises différentes.

(55) Michel Husson, *Misère du Capital*, Syros, 1996 : 16.

2) Le premier niveau renvoie aux crises cycliques à court terme. Elles correspondent au fonctionnement 'normal' du capitalisme dont ce dernier sort par le jeu de mécanismes 'endogènes', autrement dit, internes au système. Ces crises sont liées à la fois aux cycles de renouvellement du capital fixe qui infléchissent périodiquement le taux de profit à la baisse ⁽⁵⁶⁾ et aux rapports de distribution antagoniques du produit social entre le capital et le travail. Les premiers sont ceux que Marx appelait « *décennaux* », mais dont la périodicité moyenne est d'un peu plus de huit années, et dont la variabilité temporelle est très forte ⁽⁵⁷⁾. Quant aux seconds, ils sont largement fonction des variations dans la disponibilité de main d'œuvre au cours du cycle économique : faible au début, cette disponibilité se tarit par la suite et poussent les salaires vers le haut. Toutes choses qui pèsent alors sur les conditions de rentabilité du capital investi. Autrement dit, les respirations conjoncturelles de croissances et ralentissements doivent beaucoup aux fluctuations de la productivité du capital et du rapport de force entre les classes.

3) Le second niveau correspond aux « *longues périodes* » expansives ou dépressives à moyen terme (Marx parlait de « *trente années* ») dont le capitalisme ne sort qu'en redéfinissant profondément les conditions de l'exploitation et de la reproduction du système ⁽⁵⁸⁾. Nous vivons aujourd'hui une de ces crises systémiques ⁽⁵⁹⁾. Pour comprendre leur avènement, allure, longueur et devenir, l'on ne peut invoquer, ni de loi mathématique, ni un mécanisme unique et invariant aboutissant à l'inéluctabilité d'une baisse ou d'une remontée du taux de profit. Comme « *les mêmes causes qui engendrent la tendance à la baisse du taux de profit modèrent également la réalisation de cette tendance* » (Marx), il n'y a aucune raison *a priori* de penser que la tendance l'emporte systématiquement sur la contre-tendance à moyen terme. Pour preuve, l'existence tout au long de l'histoire du capitalisme de très longues phases de hausse ou de maintien à un haut niveau du taux de profit, et même une forte hausse depuis un quart de siècle (1982-2007) en plein contexte dépressif ! Comme le dit très justement Michel Husson : « *Les conditions de fonctionnement du capitalisme peuvent être réunies pendant une période assez longue, mais les dispositifs assurant leur obtention ne sont pas stables ou en tout cas ne peuvent être reproduits durablement* » ⁽⁶⁰⁾. Les grandes fluctuations à moyen terme du taux de profit (identifiables sur les graphiques 9, 12 et 13) renvoient bien aux déterminants dégagés par Marx, mais ses retournements à la hausse ou à la baisse relèvent à chaque fois d'une analyse historique concrète pour en identifier les facteurs essentiels. En effet, il n'y a pas de schéma causal unique et répétitif de déclenchement ou d'épuisement de ces « *longues périodes* » tout au long de la vie du mode de production capitaliste. C'est l'instabilité de ses lois contradictoires qui explique qu'un ou plusieurs éléments déterminant le taux de profit s'infléchissent ou se renversent après un certain temps : rendement décroissant de la productivité du travail, dégradation de la productivité du capital, baisse du taux de plus-value, réduction de la part salariale et donc des marchés, etc. Ainsi, la contradiction 'social-privé' tant soulignée par Marx et Engels comme étant l'un des aiguillons majeurs des sociétés humaines, s'exprime ici par le fait que, dans le cadre des lois contradictoires du capitalisme, l'addition d'une infinité d'initiatives privées ne rencontre que bien rarement l'optimum social. En effet, accorder

(56) Crises lisibles par les multiples petites variations du taux de profit sur les graphiques 9, 12 et 13.

(57) Sous l'influence de multiples facteurs conjoncturels sur lesquels il n'est pas utile de s'épancher ici.

(58) De tels moments correspondent, par exemple, à la mise en place du capitalisme victorien dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, au règne du colonialisme durant la *Belle Époque* (1895-1914), à l'interventionnisme étatique des années 1930, à l'instauration du keynésiano-fordisme à la fin de la seconde guerre mondiale, à la mise en place du néolibéralisme au début des années 1980, etc.

(59) Compte tenu de la combativité existante au sein de la classe ouvrière, cette crise se conjugue avec une possibilité de remise en cause des principes mêmes de fonctionnement du capitalisme.

(60) Michel Husson, *Misère du Capital*, Syros, 1996 : 38.

le rythme d'obtention des gains de productivité à celui de l'intensification du capital ; ajuster l'éventuelle progression du salaire réel aux gains de productivité ; et assurer des débouchés s'élargissant au même rythme que la production, voilà une équation qu'il n'est pas impossible de résoudre pour assurer la prospérité du capitalisme (cf. les *Trente glorieuses*), mais une équation qui ne se résout pas spontanément dans la mesure où elle est traversée d'exigences contradictoires (ceci explique la nécessité d'une forte régulation étatique durant cette période de prospérité d'après guerre sans précédent).

4) Enfin, il existe encore un troisième niveau chez Marx : comme tout mode de production dans l'histoire, le capitalisme connaît aussi une phase d'obsolescence où les rapports sociaux freinent le développement des forces productives : « ...le système capitaliste devient un obstacle pour l'expansion des forces productives du travail. Arrivé à ce point, le capital, ou plus exactement le travail salarié, entre dans le même rapport avec le développement de la richesse sociale et des forces productives que le système des corporations, le servage, l'esclavage, et il est nécessairement rejeté comme une entrave »⁽⁶¹⁾. C'est donc au sein des transformations et de la généralisation du *rapport social de production salarié* que Marx situe le caractère historiquement limité du mode de production capitaliste. Arrivés à un certain stade, l'extension du salariat et sa domination par le biais de la constitution du marché mondial marquent l'apogée du capitalisme⁽⁶²⁾. Comme toutes les contradictions relatives à l'évolution du taux de profit renvoient à ce rapport salarié (cf. supra), il est logique qu'à la suite de ses travaux sur *Le Capital*, Marx ait fait du ralentissement de la productivité du travail un des critères déterminants de l'entrée du capitalisme « dans sa période sénile où il se survit de plus en plus » : « Ici le système de production capitaliste tombe dans une nouvelle contradiction. Sa mission historique est de faire s'épanouir, de faire avancer radicalement, en progression géométrique, la productivité du travail humain. Il est infidèle à sa vocation dès qu'il met, comme ici, obstacle au développement de la productivité. Par là il prouve simplement, une fois de plus, qu'il entre dans sa période sénile et qu'il se survit de plus en plus »⁽⁶³⁾.

5) Le taux de profit combine un effet d'alourdissement en capital fixe à partir du moment où les gains de productivité deviennent insuffisants pour compenser l'accroissement de la composition technique du capital, et un effet relatif à la répartition des revenus déterminé par le rapport de force entre les classes. Ces deux grands axes explicatifs se retrouvent aux trois niveaux de crise et de temporalité chez Marx. Ils s'y manifestent cependant de manières sensiblement différentes. Ainsi, les « *rapports de distribution antagoniques* » du produit total se manifestent essentiellement au travers des fluctuations du marché du travail dans les cycles décennaux, suite aux glissements dans la part salariale (ou dans le taux de plus-value) au cours des « *longues périodes* », et au travers de la généralisation du salariat de par le monde à l'échelle historique.

6) De même, nous avons également vu que, s'ils interfèrent notablement entre eux, ces deux axes ne relèvent pas d'une dépendance stricte, d'un schéma de causalité à sens unique, d'une mécanique identique et invariante tout au long de l'histoire du capitalisme. Ce constat fort est vérifié par deux siècles de capitalisme moderne qui viennent attester et valider le caractère largement indépendant du système de variables élaboré par Marx pour comprendre la mécanique et les contradictions du capitalisme.

(61) Marx, *Grundrisse (Manuscrits de 1857-58)*, La Pléiade, Économie II : 272-273.

(62) La « *constitution du marché mondial* » est régulièrement identifiée par Marx, à travers toute son œuvre, comme étant la « *mission historique du capitalisme* ».

(63) Marx, *Le Capital*, Éditions Sociales 1974, Livre 3^{ème}, Tome I, p. 274.

Ceci se traduit par la mise en place de modes de régulation et de régimes d'accumulation distincts au cours du temps : capitalisme sauvage de la première moitié du XIX^{ème} siècle, capitalisme victorien de la seconde moitié de ce même siècle symbolisé par l'empire colonial anglais « *sur lequel le soleil ne se couche jamais* », capitalisme colonial et monopoliste à la charnière entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle, capitalisme d'État interventionniste des années 30, keynésiano-fordisme autocentré durant les *Trente glorieuses*, dérégulation néolibérale à partir des années 1980... Ces aspects « *indépendants* », « *non théoriquement liés* », non « *identiques* » des variables du système équationnel de Marx (car différemment déterminés) rendent impossible l'élaboration d'un schéma monocausal et invariant déclenchant les fluctuations de croissance et de crise de l'économie capitaliste. Celles-ci doivent s'analyser dans leurs récurrences mais aussi dans leurs spécificités.

Pour conclure cette partie consacrée aux mythes, erreurs et paradoxes que l'on retrouve classiquement dans la littérature se revendiquant du marxisme, nous reprendrons encore une fois Michel Husson lorsqu'il synthétise le point d'orgue de sa conception, à laquelle nous souscrivons totalement : « *Pour fonctionner correctement, le capitalisme doit à la fois produire avec profit et vendre les marchandises ainsi produites. Ces deux conditions sont contradictoires et ne peuvent être durablement rendues compatibles parce que le capitalisme ne dispose pas d'instruments de maîtrise de l'économie permettant de réguler durablement ces contradictions. Ce sont donc bien les rapports sociaux fondamentaux qui sont en cause : chaque Grande Crise combine un problème de débouchés et un problème de valorisation du capital. S'il y a quelque chose qu'apporte la théorie marxiste, c'est bien la compréhension de cette nature double de la crise, qui est au fond assez simple à saisir. Chaque capitaliste cherche à réduire les salaires autant qu'il peut (sans se soucier des débouchés globaux) et cherche à augmenter au maximum sa productivité face à la concurrence. Le caractère privé et conflictuel de ces choix économiques ne connaît aucun principe durable qui en assure la compatibilité. Au bout du compte, les divers procédés inventés pour faire tenir ensemble ces multiples décisions cessent de remplir leur fonction : le surinvestissement et la quête des débouchés viennent peser sur les conditions de rentabilité* ». Sont ainsi synthétisés les deux axes explicatifs que nous n'avons cessé de mettre en évidence et que l'on ne peut séparer sous peine de ne rien comprendre au fonctionnement du capitalisme et à l'éclatement de ses crises.

MATERIALISME HISTORIQUE ET THEORIE DES CRISES

Dans une saisissante synthèse dont il avait le secret, Marx a dégagé les trois grandes formes sociales qui se sont succédées dans l'histoire de l'humanité : « *On a donc d'abord des rapports personnels de dépendance (tout à fait naturels dans un premier temps) qui sont les premières formes sociales, dans lesquelles la productivité humaine ne se développe que faiblement et sur des points isolés. Puis indépendance personnelle fondée sur une dépendance objective : c'est la deuxième grande forme dans laquelle se constitue pour la première fois un système de métabolisme social universel... Enfin, l'individualité fondée sur le développement universel des individus et la subordination de leur productivité collective, sociale, en tant que celle-ci est leur pouvoir social : c'est le troisième stade. Le deuxième crée les conditions du troisième* » ⁽⁶⁴⁾.

Trois grandes étapes subdivisent donc l'histoire humaine :

- 1) la première, fondée sur des rapports sociaux de dépendance *personnelle*, comme dans nombre de sociétés allant du communisme 'primitif' au féodalisme ;
- 2) la seconde, permise par l'élimination de tous liens de dépendance personnelle, et qui se traduit alors par une dépendance objective (*économique*) : typiquement le capitalisme ;
- 3) enfin, la troisième, basée sur l'individu libre de tout rapport de dépendance (qu'il soit *personnel* ou *économique*), comme dans le communisme 'supérieur'.

Plus on remonte dans le temps, dira Marx, plus les hommes sont pris dans des liens de dépendance personnels : « *Plus nous remontons dans l'histoire, plus l'individu – et par suite l'individu producteur également – apparaît comme un être dépendant...* » ⁽⁶⁵⁾. Dans la plupart des sociétés du passé, le rapport social de dépendance personnelle d'homme à homme apparaissait d'ailleurs dans toute sa nudité (comme le servage au Moyen Age). Dans le capitalisme, les rapports sociaux de domination entre les hommes prennent le masque de rapports matériels, économiques, d'un rapport aux choses. En effet, ce n'est que sous le capitalisme que les hommes ont été affranchis de tous les liens personnels de dépendance. Devenus juridiquement libres, « *libres comme l'air* », dira Marx dans *Le Capital*, les hommes sont dorénavant soumis à des liens de dépendance *économique* : les prolétaires sont juridiquement libres, mais économiquement contraints de louer leur force de travail pour survivre.

Le capitalisme domine donc les hommes via l'économie, via le monde matériel des choses. Cependant, derrière cette domination matérielle, derrière ce rapport aux choses, Marx nous montre que réside un rapport social entre classes. Cette domination *matérielle* n'est donc que le masque d'un rapport social de domination entre les *hommes*. Tout *Le Capital* est truffé de ce rappel élémentaire que le capitalisme est avant tout un *rapport social* entre la bourgeoisie et le prolétariat, rapport médiatisé par les choses, par l'économie : « *Mais la forme valeur et le rapport de valeur des produits du travail n'ont absolument rien à faire avec leur nature physique. C'est seulement un rapport social déterminé des hommes entre eux qui revêt ici pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles* » ⁽⁶⁶⁾.

(64) Marx, *Grundrisse (Manuscrits de 1857-58)*, Editions Sociales, tome I : 93-94.

(65) *Introduction générale à la critique de l'économie politique*, La Pléiade, Economie I : 236.

(66) Marx, *Le Capital*, livre Ier, première section, chapitre premier, *La marchandise*, IV *Le caractère fétiche de la marchandise et son secret*, (La Pléiade, Economie I : 606).

Et Marx d'achever de nous convaincre en nous contant les malheurs de M. Peel, cet Anglais qui emporta avec lui 3.000 ouvriers et des moyens de production pour faire fortune aux États-Unis, mais qui arriva dans un pays massivement composé de petits producteurs libres pouvant facilement disposer de terres s'ils étaient prêts à travailler, et qui « *une fois arrivé à destination resta sans un domestique pour faire son lit ou lui puiser de l'eau à la rivière* » ! Il avait tout simplement « *oublié d'exporter les rapports de production anglais* » et « *découvrit ainsi qu'au lieu d'être une chose, le capital est un rapport social entre personnes, lequel rapport s'établit par l'intermédiaire des choses* » ⁽⁶⁷⁾ !

Le capitalisme est donc avant tout un *rapport social* entre classes, rapport social dont l'enjeu est l'extorsion du surtravail par le biais du salariat. Autrement dit, derrière chaque contradiction *matérielle* résident des contradictions *sociales* qui les déterminent. Dès lors, la dynamique et les crises du capitalisme résultent avant tout des contradictions que recèle le rapport salarial. Ceci n'est autre que la définition donnée par Marx de l'entrée du capitalisme dans sa phase d'obsolescence : « *...le système capitaliste devient un obstacle pour l'expansion des forces productives du travail. Arrivé à ce point, le capital, ou plus exactement le travail salarié, entre dans le même rapport avec le développement de la richesse sociale et des forces productives que le système des corporations, le servage, l'esclavage, et il est nécessairement rejeté comme une entrave* » ⁽⁶⁸⁾.

En effet, pour le marxisme, et contrairement à ce qui est souvent affirmé, l'histoire n'évolue pas selon un schéma téléologique déterminé par la croissance matérielle des forces productives. Le cours de l'histoire dépend principalement de la résolution des contradictions *sociales* dans un contexte historique donné : « *L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte de classe* », et « *les forces productives se sont développées grâce à ce régime de l'antagonisme de classes* », disait Marx dans *Le Manifeste* et *Misère de la philosophie*. A l'opposé d'une certaine vulgate qui présente le marxisme comme la détermination en dernière instance par l'économie, Marx nous dit que « *le vrai matérialisme se fonde sur le rapport social de l'homme à l'homme* » ⁽⁶⁹⁾. Ce que postule le matérialisme historique et dialectique, ce n'est pas que les hommes seraient déterminés et poussés aveuglément dans le dos par les forces productives, mais que la société est pétrie de rapports sociaux entre des hommes mus par leurs intérêts matériels. La première vision est celle du matérialisme vulgaire (la détermination des hommes par les choses), alors que la seconde est l'essence même du matérialisme historique (la détermination par les rapports sociaux que les hommes ont noués entre eux pour la production et la reproduction de leur vie).

Dès lors, la croissance économique, les crises et le développement des forces productives dépendent essentiellement de l'évolution des contradictions sociales : « *Pas d'antagonisme, pas de progrès. C'est la loi que la civilisation a suivie jusqu'à nos jours* » ⁽⁷⁰⁾. C'est pourquoi, bien que dans un cadre hérité, et avec une conscience limitée, ce sont les hommes qui font leur propre histoire : « *Les hommes font leur propre histoire,*

(67) Marx, *Le Capital*, livre Ier, huitième section, chapitre XXXIII, *La théorie moderne de la colonisation*, (La Pléiade, Économie I : 1226).

(68) Marx, *Grundrisse (Manuscrits de 1857-58)*, La Pléiade, Économie II : 272-273.

(69) « *En quoi réside le principal mérite de Feuerbach ? ... 2° Il a fondé le vrai matérialisme et la vraie science [de l'homme] en faisant, à juste raison, du rapport social 'l'homme à l'homme' le principe fondamental de la théorie* » (Marx, *Manuscrit de 1844, Ebauche d'une critique de l'économie politique*, La Pléiade, Économie II : 121).

(70) Marx, *Misère de la philosophie* (La Pléiade, Économie I : 35-36).

mais ils ne la font pas de plein gré, dans des circonstances librement choisies ; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données, héritage du passé » ⁽⁷¹⁾.

C'est la raison pour laquelle les limites *matérielles* du capitalisme sont en réalité des limites *sociales*. En effet, il n'existe pas de point matériel alpha où le capitalisme s'effondrerait, que ce soit un pourcentage X de taux de profit, ou une quantité Y de débouchés, ou un nombre Z de marchés extra-capitalistes. Comme le disait Lénine dans *L'impérialisme stade suprême* : « *il n'y a pas de situation d'où le capitalisme ne peut sortir* » ! Si le prolétariat n'abolit pas ce système, il perdurera au travers de formes de plus en plus régressives et barbares.

Cette approche méthodologique est fondamentale car, si nombre de marxistes se sont, à juste titre, gaussés du fol optimisme et des erreurs de prévision de la classe dominante, combien ont eu l'honnêteté de reconnaître que l'évolution du capitalisme les a généralement surpris, et que ce dernier est tout aussi souvent venu démentir bien des schémas inéluctables prévoyant sa mort à échéance rapprochée ? Ils se comptent sur les doigts d'une main d'un manchot !

En ce qui concerne l'évolution historique, un clivage majeur oppose, d'une part, une certaine vulgate marxiste présentant le marxisme comme un implacable déterminisme économique et, d'autre part, une véritable conception marxiste mettant l'accent sur les rapports sociaux. C'est aussi le cas en ce qui concerne les théories des crises. Nous pensons que le clivage majeur n'oppose pas tant les partisans de la suraccumulation aux sous-consommationnistes : cette opposition n'a pas lieu d'être, comme nous l'avons vu, et elle n'existe ni chez Marx ni dans la réalité. Le clivage majeur oppose plutôt ceux qui partagent une vision mécaniste, où tout est inéluctablement déterminé par les choses, par des schémas fatalistes – que ce soient les prévisions catastrophistes des partisans de la suraccumulation ou celles des luxemburgistes avec la saturation des marchés extra-capitalistes –, à ceux qui s'appuient sur la richesse méthodologique de Marx, remontant toujours à l'essence sociale des rapports entre les hommes, en l'occurrence ici au salariat, au rapport social de production salarié, lieu où se nouent les rapports entre les deux classes sociales fondamentales du mode de production capitaliste, avec pour enjeu l'extraction de surtravail et la répartition du produit total ⁽⁷²⁾.

(71) *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (La Pléiade, Politique I : 437).

(72) Sur ce sujet relatif au *matérialisme historique*, nous conseillons vivement au lecteur de prendre connaissance d'une contribution sur le site Web de *Controverses* : <http://www.leftcommunism.org/spip.php?article56>.